



Journées tragiques de la Libération

MORLAIX

« Notre communauté de Trévidy en Ploujean, nous écrit M. Ruppe, aumônier, située à 1.500 mètres de l'entrée de Morlaix, était occupée, depuis le 7 juin 1944, par une ambulance allemande. Tout y fut normal jusqu'à la nuit du samedi 5 août, où arrivèrent quelques blessés venant du côté de Plougouven et évacués aussitôt que pansés (1). Il en fut de même dans la nuit du dimanche; l'on sentait l'approche de la libération. Les troupes américaines, après avoir contourné Morlaix, se trouvaient déjà à Saint-Thégonnec, remettant à plus tard la libération de la cité. La sous-préfecture pourtant, fit savoir aux Américains qu'ils pouvaient venir sur Morlaix. Le lundi 7 août, au soir, les occupants de Trévidy commencèrent à s'en aller; les derniers quittèrent vers 23 heures, et je crois que tout ce qui restait d'ennemis dans le quartier, y compris Coat-Amour (2),

(1) La prison de Morlaix, où la Gestapo retenait un certain nombre de prisonniers, parmi lesquels le directeur de l'école de Plougouven, l'abbé Le Scao, fut ouverte, avec la complicité du gardien et sous la protection de la Résistance, dès le samedi 5 août.

(2) Nom de la résidence du général Weygand.

organisé en véritable forteresse entre Trévidy et la ville, avaient évacué la place, sauf peut-être une demi-douzaine, lesquels étaient chargés de faire sauter, en temps utile, les munitions accumulées à Coat-Amour: ce qui se produisit en deux explosions indescriptibles, le 8 août, vers 1 h. 30 du matin. Le crépitement continua longtemps et, quand vint le jour, on était heureux d'avoir été quitte pour les émotions, auxquelles tout le personnel de l'orphelinat, y compris les petites filles, firent face avec un calme et une confiance remarquables, renouvelés au petit jour par l'assistance à la messe, et par la communion, dans une demi-obscurité « catacombale ».

« Mais ce n'était pas fini: d'autres émotions plus fortes nous attendaient. Le 8 août, vers 10 heures, je vois des Fritz, venant je ne sais d'où, mettre en position, sous le pont de chemin de fer (ligne de Paris), jeté sur la route, entre ma maison et Coat-Amour, une mitrailleuse sur camion et un canon anti-char ou D.C.A. Je n'y pensais déjà plus et je travaillais dans mon jardin en bordure de la route de Paris, lorsque vers 13 heures (sans avoir rien entendu, tellement l'avance était silencieuse), j'aperçois les uniformes Kakis; cette fois, ça y était... quelques brefs commandements... et le combat s'ouvrit. Seule, la mitrailleuse allemande entra en action, mais pas le canon, les servants n'ayant sans doute pas eu le temps de l'aborder.

« Le combat dura environ 45 minutes, jusqu'à ce que, sous mes yeux (car j'ai voulu être spectateur de l'opération), le camion allemand ait sauté et ait été mis littéralement en miettes, après une explosion formidable. Les blindés américains purent alors s'engager sous le pont, et tout de suite furent en face de la grande porte d'entrée de Coat-Amour (les forces américaines représentaient peut-être une brigade motorisée). Entre temps, les canons américains avaient bombardé Coat-

Amour et fait comprendre aux 200 Allemands qui y étaient arrivés, qu'il ne leur restait qu'à se rendre; ce qu'ils firent sous les sarcasmes des habitants du quartier, enfin libres. Cependant quelques fanatiques isolés continuaient encore à tirer d'ici, de là, jusque des arbres où ils s'étaient embusqués, et à jeter des grenades sur la route en contre-bas. Il fallut aussi poursuivre une poignée d'Allemands, qui avançaient le long de la ligne de Paris et qui, refoulés jusque vers le cimetière Saint-Charles, finirent aussi par se rendre... Encore une centaine de mètres à faire en tirillant, sur la route de Paris vers Morlaix, et tout était terminé entre 15 et 16 heures. Morlaix était libéré.

« Et ce fut le défilé interminable des chars américains, sous les ovations de la foule, passée tout d'un coup de la crainte à l'enthousiasme, et se demandant encore comment il avait pu se faire qu'un paréil cauchemar se fût dénoué pour Morlaix, sans autre malheur qu'une victime à déplorer. Pour nous, nous avons rendu grâce à la Providence, par l'entremise de saint Joseph.

« Les Allemands avaient quitté le camp d'aviation depuis le samedi 5 août. Cependant il restait deux blockhaus occupés chacun par une demi-douzaine de Fritz; ils furent cernés par les F.F.I. et sommés de se rendre. Mais ils déclarèrent ne vouloir se rendre qu'aux Américains. — « Qu'à cela ne tienne, leur fut-il répondu, nous allons chercher les Américains. » — Et bientôt les mêmes revinrent, revêtus d'uniformes américains... les Allemands se rendirent et le tour était joué, avant qu'ils aient pu se rendre compte de la ruse.

« Et voici toutefois un épilogue douloureux pour Plouigneau. Les troupes américaines avaient traversé cette localité le mardi 8 août, sans coup férir. Mais, voilà que le lendemain, vers 7 heures, une colonne isolée de deux cents Allemands environ, avec deux canons et autres armes, et accompagnée d'un convoi de voi-

aidé de M. Euzen, interne à l'hôpital, opéra plus de 100 blessés, venant de la région brestoïse dans la semaine du 6 au 14 septembre (1).

Voici la liste des victimes de ces sombres journées : Audrézet Jean. — Berthou François. — Berthou Yves. — Beyer Louise. — Cabon François. — Le Fourn Jean. — Premel Jean. — Salou François. — Stéphan Jaoua. — Tonnard Anne. — Théréne Louis. — Véline Joseph, Scout de France, jeune homme d'une supériorité chrétienne remarquable. — Uguen Marcel.

SAINT-POL-DE-LEON

Dès le jeudi 3 août 1944, le bruit courait à Saint-Pol de Léon que les troupes américaines approchaient de la ville. Le lendemain, la rumeur publique affirmait, dans la matinée, que nos alliés étaient à Morlaix.

La journée du 4 août

A 10 heures, les militaires allemands, installés au *Soldatenheim*, quittent cet établissement, après avoir crevé les fûts de vin, mais en y abandonnant des vivres et du matériel. L'agitation règne en ville; le maire, M. de Guébriant et les autorités locales s'efforcent de calmer les esprits. Sur la tour de la cathédrale flotte un drapeau français, auquel vont bientôt s'adjoindre un autre drapeau français et un drapeau américain. Vers 11 heures, les fenêtres de la cité s'ornent de drapeaux. Sur la Place du Marché, le portrait de Hitler, arraché des bureaux de la Kommandantur, est brûlé devant la

(1) Renseignements fournis par Monsieur le Curé de Lesneven et M. le docteur Odey, que nous ne saurions trop féliciter pour son admirable conduite. Sa blessure lui valut deux mois d'hôpital.

foule. Les panneaux de cet établissement et du *Soldatenheim* sont démolis et jetés aux latrines.

A midi, des jeunes gens armés ramènent une vingtaine de prisonniers allemands ou russes, assaillis dans leurs cantonnements, que l'on enferme dans l'ancienne Gendarmerie. D'autres prisonniers continuent d'arriver sur la Place.

Et voici un coup de théâtre : à 16 h. 30, une colonne cycliste, composée en majorité de Russes, débouche de la rue du Pont-Neuf. La foule, qui stationne sur la Place, s'enfuit de toutes parts. Le premier soldat abandonne sa bicyclette au milieu de la rue Croix-au-Lin, se couche à plat ventre et lâche, en direction de la cathédrale, une rafale de fusil mitrailleur, qui blesse sous le porche, M. A. Bozellec, et Sœur Marie-Edmée du Dispensaire. Cette colonne repart aussitôt sur Roscoff.

A 18 heures, les rues désertées par la population, sont occupées par les Allemands. Un canon vient d'être mis en batterie sur la Place. A la mairie se trouvent un certain nombre de personnes, dont plusieurs voyant venir des soldats, s'échappent dans le jardin et sautent dans la cour du presbytère. Ces militaires les rejoignent et les ramènent sur la Place du Petit-Cloître. A ce moment arrivent au même endroit les neuf autres personnes qui étaient demeurées à la mairie, parmi lesquelles M. de Guébriant, maire, et Alain Tréguier, secrétaire général. A leur groupe s'adjoignent bientôt : Eugène Guillou, M. et Mme Sébastien Combot, qui reviennent de la plage, René Cueff, Paul Nicolas et Pierre Langlois, écolier.

Tout ce monde est contraint de s'allonger à terre, sauf M. de Guébriant, qu'un officier conduit à la mairie, pour qu'il y voie la bande de mitrailleuse qu'on vient d'y découvrir. Il est alors ramené sur la Place du Petit-Cloître et doit, lui aussi, s'allonger au sol. Voici que deux soldats vont s'appuyer au mur de la maison

Leclair; on place devant eux, à genoux, le jeune Alexandre Merer, et ils le fusillent dans le dos. A leur tour sont abattus MM. de Guébriant, et Alain L'Hébrellec, tous deux debout, puis Jean Ollivier et Pierre Béchu.

Des soldats lient ensuite les mains des autres derrière leur dos et les placent en file indienne, à un mètre d'intervalle. A ce moment, arrivent deux vicaires de la paroisse: MM. Abguillerm et Gorrec. Le premier donne l'absolution à MM. de Guébriant et L'Hébrellec, qui respirent encore, puis vient intercéder pour les quinze otages alignés auprès de l'officier, chef de la patrouille allemande. Rien à faire; peut s'en faut qu'il ne soit lui-même arrêté. Il demande aux prisonniers de réciter à voix haute l'acte de contrition, et leur donne l'absolution.

Entre temps, les prisonniers allemands se sont enfuis de la vieille gendarmerie, où ils étaient enfermés depuis le matin. L'un d'eux met en joue Jacques Guilcher, mais le coup ne part pas, et celui-ci se sauve. Les bureaux du Ravitaillement général sont bientôt détruits à coups de grenades. Les soldats entrent à l'ancienne Gendarmerie, visitent les maisons des employés municipaux et se livrent au pillage.

Cependant, sur la Place du Petit-Cloître, les survivants du massacre, toujours en file indienne, montent dans une camionnette et un soldat place une bande de mitrailleuse autour du cou du petit Pierre Langlois. Mme Combot se jette aux pieds de l'officier et demande la grâce de son mari. Tous sont emmenés, les mains liés derrière le dos. Ils furent massacrés le soir même, à leur descente de camionnette, au château de Kerdrel, à Penlan, en Ploujean.

Le mercredi 9 août, en présence de divers témoins, dont un Inspecteur de police de Morlaix et plusieurs prêtres de Saint-Pol, il sera procédé, sous la direction du docteur Meymou, à l'exhumation des cadavres. Com-

mencée par les secouristes de Morlaix, l'opération fut terminée par huit prisonniers russes. Les corps, affreusement mutilés, étaient répartis entre trois tranchées, et les victimes se trouvaient, pour la plupart, dépouillées de leurs chaussures.

Au total, la journée tragique du 4 août avait fait, pour Saint-Pol de Léon, 25 morts et 9 blessés. L'histoire se doit de conserver les noms de ceux qui furent immolés en haine de la France, par la barbarie teutonne.

Morts

1. Béchu Pierre, de Kerfissien, en Plouescat.
2. Budes de Guébriant, maire de Saint-Pol, 39 ans.
3. Daniélou Benjamin, cultivateur, Kerminguy, 46 ans.
4. Decées Jacques, domicilié à Paris, manœuvre, rue du Séminaire, 20 ans.
5. L'Hébrellec Alain, rue du Douric, employé de commerce, 30 ans.
6. L'Hourre Paul, employé de commerce, route de Plouézan, 20 ans.
7. Merer Alexandre, mécanicien, Place de la Gare, 17 ans.
8. Ollivier Henri, agent d'assurances, Kersaudy, 31 ans.
9. Ollivier Jean, marin, rue de l'Abattoir, 26 ans.
10. Perrot Marcel, Pempoul, 21 ans.

Otages massacrés à Ploujean

1. Castel Joseph, agent de police, rue de Plouescat, 35 ans.
2. Combot Sébastien, marbrier, Place du Parvis, 38 ans.
3. Combot, née Mesguen Germaine, Place du Parvis, 35 ans.

4. Cueff René, mécanicien, rue Croix-au-Lin, 23 ans.
 5. Fichot François, cultivateur, Mezarc'hant, 28 ans.
 6. Guilcher Pierre, employé de mairie, Place du Petit-Cloître, 20 ans.
 7. Guillou Eugène, entrepreneur, rue Pen-ar-Pont, 35 ans.
 8. Jamet Louis, brigadier de police, Place de l'Evêché, 60 ans.
 9. Lacut Jean, employé de bureau, Grande-Place, 22 ans.
 10. Langlois Pierre, écolier, rue du Pont-Neuf, 15 ans.
 11. Le Goff Pierre, étudiant, rue de la Rive, 19 ans.
 12. Nicolas Paul, coiffeur, Grande-Rue, 39 ans.
 13. Saillour Marcel, comptable, rue de Verdun, 33 ans.
 14. Tréguier Alain, secrétaire général de la mairie, 45 ans.
 15. Tréguier Jean, son fils, étudiant, 16 ans.
- « Parmi ces victimes, nous écrit M. le Chanoine Sibiril, curé-archiprêtre de Saint-Pol, il faut mettre à part évidemment, M. Alain de Guébriant, maire, qui a donné sa vie pour la commune. Depuis son retour des armées, où il combattait comme capitaine, il accomplissait sa tâche de maire avec compétence, dévouement et une patience infatigable. C'est grâce à ses interventions fermes et opportunes, grâce à son autorité, que notre commune et notre région n'avaient pas trop souffert de l'occupation. Après quatre ans de lutte, de résistance à l'ennemi et de souffrances, il a consommé son sacrifice, avec les sentiments de foi que nous lui connaissions. »

Journée du 5 août

Le directeur de la Défense passive, M. Laurent, accompagné des adjoints au maire, MM. Senneville et

Bizard, se tient à la Mairie. Des patrouilles parcourent les rues et veillent à ce que les habitants ne quittent pas leur domicile.

Entre 15 et 16 heures, deux camions allemands, chargés de troupes fortement armées, débouchent brusquement sur la Place de la Mairie. Toutes les issues sont rapidement gardées. Par ordre des deux officiers qui commandent, le chef de la Défense passive, les deux adjoints et une cinquantaine d'agents se rangent en demi-cercle, face aux camions allemands, sur lesquels sont installés des soldats, mitrailleuses braquées. Le capitaine Herman frappe rageusement le sol de sa botte et semble reprocher aux personnes présentes les manifestations de la veille; il demande la remise des armes. « Si ces armes ne me sont pas rendues, pour demain 15 heures, crie-t-il, je reviendrai avec mes canons pour anéantir la ville. » Le détachement se retire alors, laissant toutefois quelques hommes dans la cité.

En cette journée du 5 août, M. Jean Nénez, âgé de 23 ans, employé des Chemins de fer, rue de Brest, fut abattu dans son jardin.

Journée du 6 août

La matinée est calme. La circulation est autorisée de 8 à 14 heures, et plus tard pour les agents de la Défense passive. Vers la fin de l'après-midi, la même colonne que la veille, après avoir pris les mêmes dispositions de combat, arrive pour prendre possession des armes et du matériel recueillis par les agents de la Défense passive. Vers 20 heures, l'officier allemand, chef du détachement, faisait savoir à M. Laurent que l'ordre de détruire la ville était retiré, mais que les recherches pour la découverte des armes devaient continuer.

Le lundi 7 août, furent célébrées à la cathédrale les obsèques des victimes. La population étant consignée, le clergé et quatre hommes de la Défense passive, portant deux couronnes, furent seuls admis dans l'église. Les proches parents des victimes se virent seuls autorisés à prendre place dans le cortège funèbre, pour la conduite au cimetière. Quant aux funérailles des quinze otages massacrés au château de Kerdrel, elles eurent lieu le jeudi 10 août, devant un grand concours de peuple en deuil (1).

La noble cité de Saint-Pol de Léon déplore toujours l'absence de 18 personnes arrêtées le 27 juin 1944. Parmi elles, se trouvent M. Tanguy, vicaire à Saint-Pol depuis 1932, les docteurs Leclair et Le Bigot, médecins dans la même ville, M. Trévidic, pharmacien et plusieurs pères de familles nombreuses.

CLEDER

Le 8 août 1944, les gens de Cléder furent soudain réveillés, vers trois heures du matin, par une troupe allemande motorisée, qui traversait le bourg, venant de Saint-Pol de Léon, en direction de Brest. Quelques-uns ouvrirent leurs fenêtres, mais les fermèrent bien vite, au bruit des mitraillettes.

Vers 9 h. 15, de nouveau, des coups de feu retentissent : c'est de l'infanterie qui arrive de Morlaix, avec ses voitures de transport. Au village de Penn-al-lann-Kerizen, entre Treflaouénan et le bourg de Cléder, sous prétexte qu'ils venaient d'être attaqués par les forces de la Résistance, ces Allemands avaient tué Claude Roué et brûlé ses récoltes, puis incendié la maison d'habitation,

(1) Nous avons utilisé dans ce récit un rapport rédigé sur déclarations de témoins que nous a communiqué M. Abguillerm, Recteur de Plouvien, puis un article du *Télégramme* du 23 et 24 septembre 1944.

le foin et la paille de M. Milin. Au village de Toulbrou, à l'entrée du bourg de Cléder, ils prennent et emmènent comme otages cinq hommes : Elard Hervé, Le Duc Louis, Roué René, Roué Jean-François et Thépaut François.

Ayant traversé le bourg, les premiers éléments de la colonne viennent de passer devant l'école des Frères Lamennais, quand, juste en face des classes, un sergent allemand tombe mortellement blessé. Du coup, la colonne s'arrête et, pris de fureur, les Allemands massacrent les otages. C'est alors le siège en règle de l'école, où se trouvent, avec le directeur, M. Le Nerrant, ses collaborateurs : MM. Palud, Le Borgne et Breton, puis deux servantes, avec le fils de l'une d'elles, âgé de quinze ans.

Balles et grenades explosent au rez-de-chaussée, et une bande de soldats pénétrant dans l'immeuble allument un foyer d'incendie. Les occupants descendent alors de l'étage où ils se sont réfugiés. M. Palud se présente le premier, les bras levés ; il est invectivé, fouillé et maltraité. Un coup de crosse sur l'épaule l'aurait même assommé, s'il ne l'avait paré. Sachant l'allemand, il explique aux soldats que les habitants de l'école sont innocents et totalement étrangers à ce qui s'est passé.

A la suite de M. Palud, sort son confrère, M. Le Borgne. Voyant le geste de menace d'un soldat, au lieu de garder les mains levées selon l'ordre donné, il les croise instinctivement. Ce geste lui est fatal. Il est violemment poussé au salon, face à la cuisine et reçoit une première décharge à la tempe droite ; il traverse la route, puis un coup de crosse lui arrache une plainte : il est mort.

Ce crime abominable accompli, l'officier emmène comme otages le directeur de l'école et ses deux profes-

seurs, MM. Palud et Breton, les fait placer en tête de la colonne et commande à celle-ci de se remettre en marche, vers Plouescat. On fait un arrêt au village de Kroajou-Baudu, et quelques soldats pénètrent dans la ferme, habitée par Louis Quéviger. Devant le danger, celui-ci et ses deux fils ont pris la précaution de se cacher. Les Allemands pillent la maison, découvrent Mme Quéviger, la traînent dans un champ voisin et la fusillent. Aux cris poussés par sa mère, le fils aîné sort de sa cachette et pénètre dans la cour, où il est aussitôt abattu.

Laissons maintenant l'un des otages, M. Breton, nous conter ses impressions sur son voyage de Cléder à Plouescat :

« Dire les souffrances endurées, les sentiments atroces éprouvés pendant cette route de cinq kilomètres est chose impossible. Nous étions contraints d'aller les mains en l'air. Dès que nos bras fléchissaient, on nous les redressait à coups de crosse, ou coups de pied. A la vue des cadavres gisant dans les mares de sang, en bordure de la route, nous nous demandions : « A quand notre tour ? » Méditation sur la mort inoubliable, et dont rien n'effacera le souvenir. Les actes de résignation à la mort, de contrition, de charité se sont entremêlés ou succédés, entrecoupés d'ardentes invocations à Dieu et à ses saints.

« Nous avons su depuis, que des fenêtres, le long de notre parcours, discrètement, — il le fallait bien — des mères chrétiennes nous ont regardés défilier; elles ont fait prier leurs enfants pour nous: Notre-Dame d'Espérance, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et notre Vénérable Père les ont écoutés. Ils ont obtenu que d'autres morts ne s'ajoutent pas à celle que nous déplorons et que, au grand étonnement de la population de Cléder,

notre maison ne flambe pas: trois marches à peine de l'escalier ont brûlé en sept heures de temps.

« Enfin, nous arrivons à la gare de Plouescat. La colonne s'arrête. L'officier approche; nous voyant sur la route les bras en l'air, il demande au sergent qui commande la première section pourquoi nous sommes-là. Celui-ci lui raconte que le soldat tué à Cléder l'a été par une balle tirée d'une fenêtre de notre maison. M. Palud intervenant dit: « Nous ne sommes pas des terroristes; il n'y avait dans notre maison ni armes, ni terroristes. Rien ne justifie notre arrestation, encore moins la mort de l'un des nôtres. » L'officier jusqu'alors indécis, décide de nous relâcher. Mais le sergent ne veut rien entendre. L'officier fixe alors sur lui son dur regards. Libérés, nous nous réfugions dans la baraque-abri désignée. Il est midi.

« Là, comme bien l'on pense, notre premier soin est de nous recueillir dans une fervente prière. Puis, nous donnons libre cours à nos réflexions silencieuses. A deux heures, un trou se produisant dans la colonne, nous quittons ce lieu peu sûr et nous gagnons une ferme habitée par une cousine de M. Palud. Après y avoir mangé un morceau, M. le Directeur et moi nous tentons de rentrer à Cléder afin de savoir ce qu'est devenu le cadavre de notre F. Pascal-Joseph. Nous ne pouvons atteindre l'école: une famille en fuite nous avertit qu'il y a encore des Allemands au bourg; et par conséquent danger pour nous. » (1)

La sombre journée du 8 août 1944, fit à Cléder 13 morts, dont voici les noms, le domicile et l'âge :

1. Le Borgne Joseph-Marie, originaire de Guissény, Frère de Ploërmel, professeur à l'école libre

(1) *Chronique des Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel, 1945, p. 57-58.*

brava le grand danger de circuler pendant deux heures de village en village, encadré par le tir des deux colonnes allemandes.

GUISSÉNY

Le 8 août 1944, au premier coup de l'Angélus, un convoi allemand, comprenant dans les vingt véhicules de tout genre, et environ 1.200 hommes, fit son apparition devant le bourg de Guissény, plongé à cette heure dans une nappe blanche de brume matinale et, pour terroriser la population, se mit à tirer dans toutes les directions. A l'entrée du bourg, un vieillard, François Abiven, fut atteint en pleine tête, et, à la sortie, une jeune fille, Joséphine Ségalen, reçut une balle en plein cœur.

Ce convoi qui, à neuf heures trente, avait fini de s'écouler, se dirigea sur Plouguerneau et prit la route du Diouris, pour rejoindre Plouvien (1).

(1) Renseignements fournis par M. Lespagnol, Recteur de Guissény.

PLOUVIEN

Meurtre du Recteur, M. Salaün

(Mardi 8 Août 1944)

« La suprême grandeur est de donner sa vie pour ses frères. »
(Saint Jean, xv, 13.)

Le dimanche 6 août 1944, les Allemands ayant déjà quitté le bourg de Plouvien, on entend dans la soirée le bruit du canon et on aperçoit des lueurs du côté de Lesneven.

Le lendemain matin, nous écrit M. Abguillerin, Recteur de Plouvien, c'est l'arrivée des troupes blindées américaines. M. Salaün recteur, en compagnie de l'abbé Stéphan, professeur à Lesneven, fait déployer le drapeau au clocher et ordonne de sonner les cloches.

L'enthousiasme est général; les fenêtres sont pavoi-sées. Les soldats sont acclamés et fêtés. Le soir, la population se presse aux obsèques, célébrées en la chapelle Saint-Jaoua, de six officiers et soldats américains tués au Bourg-Blanc. M. le Recteur préside la cérémonie. Au cimetière, les tombes sont couvertes de fleurs. Très tard dans la soirée, les troupes américaines continuent de passer et prennent toujours la direction de Saint-Jaoua et du Bourg-Blanc.

Le mardi matin, 8 août, on apprend que les Allemands sont dans le bourg et occupent les intersections des routes. Les troupes viennent de la direction du Diouris et donc de Lesneven. Le drapeau a été enlevé par le sacristain, mais il reste toujours dans la galerie du clocher.

A midi, l'état de siège est proclamé. Voici que la fusillade crépite dans les rues, des grenades sont lancées dans les maisons ou jetées dans les tranchées-abris. Les fenêtres sont fermées, mais les troupes qui passent tirent à travers les persiennes. C'est alors qu'au presbytère, la chambre des étrangers, donnant sur la route du Diouris, reçoit deux balles dans le plafond.

Tout homme qui se trouve à vue est abattu.

Au presbytère, réfugiés et personnel de cuisine sont dans la cave. M. le Recteur et le vicaire restent à la cuisine. Arrive un sous-officier allemand, accompagné de deux soldats qui tiennent à la main une grenade; ils font la fouille du salon; puis, n'y trouvant personne de caché, ils se retirent.

Une accalmie se produisit vers 14 h. 30 et M. le Recteur sortit pour se rendre compte de l'état de l'église visée par les projectiles. Il monta au clocher, lorgnette en main, sans doute pour apprécier les dégâts commis chez ses paroissiens. Peut-être voulait-il aussi enlever la hampe du drapeau, qui, le drapeau enlevé, s'y montrait encore. Comme il rentrait, un feldwebel (sous-officier) lui cria : « Terroriste », et lui tira à bout portant trois coups de revolver; il tomba entre l'église et le presbytère, mortellement blessé à la tête, à la poitrine, à la jambe.

Ne voyant pas revenir son Recteur, vers 14 h. 50, le vicaire, M. Floc'h s'en va à sa recherche et voici que, par la porte entr'ouverte du verger, donnant sur le cimetière qui entoure l'église, il aperçoit une large flaque de sang et, plus loin, baignant dans son sang, la tête trouée, le pauvre M. Salaün. Il amène le cadavre au presbytère, donne au défunt l'absolution et l'Extrême-Onction et, avec l'assistance de deux personnes, procède à la toilette funèbre.

Cependant une forte colonne allemande est surprise sur la route, entre Loc-Brévalaire, Saint-Jean-Balanant

et le bourg de Plouvien, par les avions alliés, qui en font une hécatombe indescrivable; sans compter les hommes, 150 chevaux gisaient le lendemain sur le chemin, au milieu d'un matériel de guerre où se mêlaient canons, munitions, voitures de toute sorte. Les débris sont encore là.

Le mercredi 9 août, la bataille recommence dans le bourg de Plouvien et dans les environs; par bonheur, beaucoup d'habitants du bourg ont pu prendre le large, la veille, et s'enfuir à la campagne, car les Allemands pillent et tuent sans pitié. A Saint-Séverin, ferme située près de Saint-Jean-Balanant, sept personnes sont massacrées dans la même maison; à la sortie du bourg de Plouvien, en direction de Saint-Jaoua, les Allemands incendient deux maisons et tuent un père de sept enfants.

Vers midi, la bataille reprend avec rage: Allemands d'un côté, Américains de l'autre. Dans la cave du presbytère, au-dessous du salon où git le cadavre de M. Salaün, sont rassemblées une quinzaine de personnes, hommes, femmes et enfants, réfugiés de Brest et des environs; de la cave on aperçoit, par le soupirail, d'une part, un groupe d'Allemands, qui ont sauté dans le jardin du presbytère et essaient de contourner la maison; d'autre part, les Américains, qui occupent l'autre côté du presbytère. Fort heureusement, les Allemands ne sont pas entrés dans la maison.

Cependant, le canon tonne et voici qu'on entend un bruit formidable: c'est le clocher qui tombe, crevant la toiture de l'église, brisant la tribune, les fonts baptismaux, les tombes aux alentours. Vraisemblablement ce sont les artilleurs américains, tirant du côté de Saint-Jaoua, qui l'ont abattu.

Le jeudi 10 août, furent célébrées les obsèques de M. Salaün et des autres victimes, qui étaient au nombre de vingt-cinq. Celles-ci, enveloppées de draps et de cou-

vertures. Faute de cercueils pour les recevoir, furent inhumées dans le verger du presbytère, près du cimetière. Quant à la dépouille mortelle de M. Salaün, renfermée dans un cercueil, elle fut déposée au caveau des Recteurs au cimetière. On constata avec douleur, que plusieurs des victimes portaient d'horribles blessures.

Ce ne sera que le vendredi matin, 11 août, que les derniers Allemands se rendront aux Américains. Une vingtaine de cadavres allemands furent inhumés derrière le mur du jardin du presbytère, dix autres, un peu plus loin (1).

Avec son clocher abattu, son église endommagée, encore marquée de traces de grenades et de balles, ses maisons démolies, ses habitants terrifiés, pleurant leurs morts et leurs blessés, ainsi que leur Pasteur si aimé, Plouvien garda plusieurs jours un aspect de désolation. C'est le navrant tableau qui s'offrit aux yeux du successeur de M. Salaün, M. Abguillem, quand, le 22 août, il fit son entrée solennelle dans la bourgade infortunée.

Aujourd'hui, si l'église et le clocher ne sont pas entièrement restaurés, les légères réparations se poursuivent, et la vie a repris comme ailleurs. On gardera toutefois longtemps encore le souvenir des tragiques journées des 8, 9 et 10 août.

**

Emile Salaün naquit le 9 novembre 1881, à Ploudalmezeau, au sein d'une famille très pieuse, qui avait déjà donné à l'Eglise M. le chanoine Amédée Salaün, devenu curé d'Ouessant en 1890, M. Amédée Salaün, mort dia-

(1) Quand les Allemands eurent quitté Plouvien, les Américains s'installèrent dans les champs et les prairies, dont plusieurs furent converties en aérodromes pour petits avions d'observation qui, durant le siège de Brest, distant de 17 kilomètres, eurent vite fait de constater les destructions et de régler le tir.

cre et maître d'études au Collège Notre-Dame de Bon-Secours à Brest, et le Révérend Père Alexandre Salaün, ancien vicaire de Plouzévédé, mort membre de la Compagnie de Marie. Emile n'hésita pas à suivre ses aînés dans la carrière ecclésiastique. Il fit au Petit Séminaire de Pont-Croix de solides études et fut ordonné prêtre à Quimper en 1906, ses quatre années de Séminaire achevées. Il était mon fils spirituel et j'eus la grande joie de le conduire au sacerdoce.

Dans les premiers jours de 1907, en conséquence de la Loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat, quarante-trois ecclésiastiques de notre diocèse furent rappelés à la caserne, où ils devaient rentrer le 7 janvier : neuf prêtres, dont M. Salaün, et trente-quatre séminaristes. Tous ces jeunes gens formèrent un pourvoi en Conseil d'Etat et furent libérés par une sentence de ce Conseil, en date du 8 mars.

A cette époque, les écoles chrétiennes avaient éprouvé de nombreuses pertes dans le corps professoral, du fait des lois néfastes de 1901 et 1904. Mgr Dubillard, évêque du diocèse, sollicita alors les jeunes prêtres de se présenter au Brevet élémentaire : l'un des premiers à accepter fut Emile Salaün.

Il enseigna donc à Concarneau, où il apparut comme un professeur excellent, pénétrant dans la psychologie des enfants, les aimant et se faisant aimer par sa gaieté, sa rondeur en affaires, son dévouement total.

**

En 1914, Emile Salaün fut mobilisé comme combattant dans l'infanterie.

Vers le début de septembre, il se trouve « non loin de Metz et Nancy », et à propos du bon ravitaillement procuré aux hommes des tranchées, il raconte que la nourriture de son âme a été l'*Imitation de Jésus-Christ*,

et une fois la Sainte Messe. « Il ne me manquait qu'un calice, écrit-il; que voulez-vous? j'ai célébré avec... un verre. Ce n'était peut-être pas très liturgique, mais à la guerre comme à la guerre! » (1)

Quelques semaines plus tard, il se console des intempéries et de ses souffrances par de pieuses considérations: « Le 15 septembre, journée délicieuse, malgré la pluie et le vent. Je célèbre à 6 heures et confesse quelques camarades. Déjeuner. Messe militaire à 9 h. Eglise comble. Musique superbe. Chants enthousiasmants: *Nous voulons Dieu, Credo royal*, etc. Tous les Bretons en étaient, et beaucoup ont communié. Sermon touchant de l'aumônier, qui est d'un dévouement à toute épreuve, Beaucoup de Parisiens, qui jamais ne venaient à l'église en civil, en sont revenus touchés... Il y avait vêpres à 2 heures mais pas moyen; pour nous, prise d'armes et défilé afin de décorer un commandant. Ce que les Parisiens réclamaient leurs vêpres! Il pleut, il grêle. Au sortir des tranchées, on est dans la boue, des pieds à la tête. Bah! on n'en meurt pas. Ce sont de petites misères, que le bon Dieu nous envoie pour nous faire acquérir des mérites. Le purgatoire n'en sera que plus court. Et puis, quel réconfort dans le Saint-Sacrement! Ce soir, je serai de garde aux avant-postes. C'est dur. Mais qu'il fait bon veiller la nuit autour du village, quand là-haut, sous la flèche qui se dessine dans le ciel brumeux, l'on sait que quelqu'un veille avec nous et pas seulement deux heures, mais depuis si longtemps! Quelles bonnes méditations on fait, l'âme chargée sur l'épaule droite, le chapelet dans la main gauche et les pieds dans la boue! Comme le bon Dieu saura tirer le bien du mal! » (2)

(1) Du *Patro*, 27 octobre 1914. Ce *Patro* était l'organe mensuel du Patronage de Ploudalmézeau.

(2) Du *Patro*, 26 novembre 1914.

Au début de janvier, devenu brancardier, Emile Salaün est sous la neige dans l'Argonne, au bois de Chalade. Quand il dort, c'est dans un sac; quand il ne dort pas, c'est que, dans un trou d'avant-poste, il ramasse des blessés, en pateaugeant dans la boue de neige sale, sous la fusillade et la canonnade. Il n'a pu dire que trois messes en l'espace de trois mois. Le ravitaillement est parfait. Il n'est d'ailleurs pas aisé de se payer des suppléments: le pays est un désert. « Mais c'est toujours mieux que le purgatoire. » (1)

A la bataille pour la reconquête du Vauquois, de glorieuse mémoire, notre brancardier fut porté « blessé et disparu »; légèrement blessé, il fut fait prisonnier et transporté en Allemagne, où il reçut l'annonce d'une citation à l'ordre du jour et de la Croix de guerre. Voici le texte de la citation :

Quartier général : 4 février 1915.
Ordre N° 43 de la division.

5^e Corps d'Armée
10^e division d'Infanterie
Etat Major.

Le général de division cite à l'ordre du jour de la division, pour sa belle conduite au feu (combat de Bolante, Meuse) le soldat brancardier du 46^e d'Infanterie :

Salaün Emile, le 8 janvier, transportant un blessé des tranchées au poste de secours, a été atteint par les balles ennemies; a continué néanmoins à transporter le brancard, jusqu'à complet épuisement de ses forces.

Le périodique *Le Patro*, qui rapporte cette citation, ajoute que M. l'abbé Salaün « fut fait prisonnier (contre tout droit) le jour même de cette glorieuse citation et de sa blessure. M. Salaün ne saura qu'après la guerre qu'il est décoré de la Croix de guerre récemment instituée. Nous ne pouvons même pas le féliciter... Il avait fait le coup de feu en Argonne, quelques semaines,

(1) *Ibid.*, 7 janvier 1915.

puis il avait laissé le fusil pour le brancard ; peut-être y a-t-il plus de courage à transporter des blessés sous les rafales d'obus et de balles, sans pouvoir ni tirer, ni courir, ni ramper, qu'à s'élaner baïonnette haute, fusil chargé, sur l'ennemi à enfoncer. En tous cas, c'est plus sacerdotal. Et nous sommes heureux que M. Salaün en accomplissant son ministère, ait en même temps bien mérité de la Patrie et de l'Eglise. »

Avant de l'autoriser à dire la messe, un prêtre allemand lui posa deux questions : 1. Quand le *Gloria in excelsis* est-il supprimé? — 2. Quand l'*Ite missa est* est supprimé, par quoi le remplace-t-on ?

Rapatrié comme infirmier, M. Salaün passa au « Bataillon des gaz », le premier créé en France.

Au début de Février 1916, il dit la messe dans un magasin, qui remplace l'église bombardée ; il tient l'harmonium aux vêpres, préside les vêpres, revêtu de l'aube et de l'étole, se fait de bons amis et croit que, si Bar-le-Duc lui était offert, il préférerait son coin de front. (1)

La dernière lettre de guerre que nous avons de lui est de septembre 1916, et porte l'empreinte d'une certaine mélancolie : « Ici, la vie triste et monotone. Isolément pénible. Les Boches ont voulu nous tâter. Ils sont tombés sur un bec. J'ai vu trois prisonniers boches et je leur ai dit quelques mots sur leur façon de traiter les prisonniers. Le Boche est un bourreau pour nos frères des camps et mines. » (2)

Rentré en 1919 dans ses pénates, M. Salaün essaya de la vie religieuse, chez les Pères du Saint-Esprit, mais ne tarda pas à réintégrer le diocèse de Quimper, où il reprit, à Concarneau, l'enseignement qu'il aimait.

..

(1) *Ibid.*, 10 février 1916.

(2) *Ibid.*, 26 septembre 1916.

Le voici, trois ans plus tard, Directeur de l. Jeanne d'Arc de Pluguffan. « Son école, nous écrit le Recteur de cette paroisse, avait tant d'élèves, qu'il ne savait où les mettre et qu'il dut en refuser. Excellent maître, il plaisait aux familles et aux élèves. Ceux-ci étaient parfois ravis de voir dans la classe, avec eux, son grand chien et sa motocyclette, dont il usait pour des leçons pratiques. Il avait une voix qui, sans être très juste, avait beaucoup d'ampleur. A l'église, il se plaisait à tenir l'harmonium et à diriger le chant, donnant ainsi aux cérémonies un intérêt de nature à attirer de nombreux fidèles. Il laisse un excellent souvenir à Pluguffan, qu'il aimait à revoir. »

Après un séjour de cinq ans à Pluguffan, M. Salaün fut nommé, en 1927, recteur de l'Hôpital-Camfrout. Au cours de sa visite d'adieu, au presbytère, le poète breton, Pierre Brélivet lui adresse un toast charmant.

A l'Hôpital-Camfrout un terrain plus étendu s'offrait au zèle du nouveau Recteur. M. Salaün continue à y faire valoir ses talents de musicien, et se livre de tout cœur à son apostolat. Ici encore, il sut se faire aimer et apprécier et quand, en octobre 1941, il passa à la paroisse plus importante de Plouvien, il laissa après lui bien des regrets.

A son arrivée à Plouvien, et durant son séjour, il n'eut guère la jouissance de son presbytère, puisque six des appartements étaient occupés par les Allemands. Il put, à un moment donné, faire évacuer ce presbytère, qui donna aussitôt asile aux réfugiés de Brest et des environs, si bien que, le jour de sa mort, sa maison renfermait 25 réfugiés. Il y en avait jusque dans le fruitier. La charité délicate du bon Recteur se plaisait à les soutenir et à les guider.

Très actif, le Pasteur visitait souvent ses ouailles, qu'il s'appliquait à bien connaître. On aimait beaucoup ses sermons et ses conseils : « il était si franc et si bon ! » dit-on aujourd'hui.

En dépit des difficultés de toutes sortes, il fit donner à ses fidèles, du 16 au 20 octobre 1943, une Adoration qui fournit comme résultat 1.669 communions.

« A Plouvien, dès l'abord, il s'occupa du chant des offices. Il développa la chorale, en quantité et en qualité, il organisa le chant de la messe, auquel il tenait essentiellement. Il prépara des vocations sacerdotales et religieuses ; c'était un plaisir de voir les enfants courir à sa rencontre dès qu'ils le voyaient. Il connaissait les besoins, les intérêts, les chagrins, les coutumes de « son peuple », si bien qu'on s'étonnait qu'en peu de temps, il ait pu entrer si profondément dans la science du milieu familial et rural confié à ses soins. Il n'hésitait pas à parler fort, quand il le fallait, et à porter le reproche à domicile ; il allait droit son chemin, et les responsabilités ne l'effrayaient pas, quelles qu'elles fussent.

« Il savait ouvrir largement son cœur et sa main ; tout Plouvien l'aimait. Pendant l'occupation, il n'accepta pas l'humiliation et le chagrin de faire taire ses cloches ; il obtint d'abord de les garder ; il sauva leurs sonneries. Elles furent supprimées. Il protesta vivement au cours d'une réunion où les curés et les recteurs du rayon furent convoqués par un officier supérieur allemand. Et peu après, il obtint de Commandant de Plouvien le rétablissement de l'usage ancien, et dont il se montrait fier. » (1)

(1) *Semaine Religieuse de Quimper*, 1945, p. 18-19.

Jusqu'au dernier instant, le bon Recteur de Plouvien veilla sur sa paroisse et sur son église. Il est tombé en faisant le service de Dieu, non loin du Sanctuaire aimé où chaque jour il offrait, au Saint-Sacrifice, la divine Victime.

LANDELEAU

Assassinat de M. l'abbé Suignard

(Jeudi 3 Août 1944)

Voici les événements tragiques qui se déroulèrent à quelques centaines de mètres du bourg de Landeleau, dans l'après-midi du jeudi 3 août 1945.

« Un groupe de francs-tireurs patriotes, nous écrit M. Jaffrès, Recteur, avait été avisé du départ d'un convoi allemand de Châteauneuf-du-Faou, et de l'heure approximative à laquelle il passerait aux environs de Landeleau, se dirigeant vers Carhaix.

« Vers midi et demi, alors que la tête de la colonne allemande, comprenant au moins un millier de soldats, aborde le passage à niveau du chemin de fer de Pont-ar-Stang, situé à un kilomètre environ du bourg de Landeleau au sud, les 80 patriotes qui constituaient le groupe des maquisards s'apprêtent à les attaquer. L'un d'entre eux lance une grenade sur le convoi, qui s'étire le long de la route de Châteauneuf à Carhaix. C'est le signal de la bagarre. Aussitôt, en effet, les Allemands ripostent ; des deux côtés les mitrailleuses et les mitraillettes entrent en action. Deux ou trois Allemands sont tués, trois

ou quatre blessés, tandis que quelques civils, qui avaient été réquisitionnés par l'ennemi avec leurs chevaux et leurs charrettes, sont frappés à mort.

« Sans perdre de temps, les Allemands se mettent en demeure de cerner les attaquants. Les uns gravissent la côte de Poul-ar-Stang, qui mène au bourg, tandis que les autres, ceux qui sont à la queue de la colonne, s'engagent dans l'allée de Penlan-Méros. La fusillade fait rage, et le canon allemand entre en action. Les jeunes gens qui avaient osé s'attaquer à des soldats aguerris et supérieurs en nombre, sont saisis d'épouvante et s'enfuient à travers champs, vers le bois voisin. Plusieurs sont fauchés en route par la mitrailleuse allemande placée dans la côte de Pont-ar-Stang, et qui balaie tout le terrain séparant la ferme du Cloître, où s'est déclanchée l'attaque, du bois où ils cherchent un refuge.

« Furieux d'avoir été ainsi attaqués, un groupe d'Allemands gagne la ferme du Cloître, distante de trois cents mètres du passage à niveau, met le feu à la maison d'habitation, aux bâtiments de service, aux tas de foin et de paille. Pendant ce temps, d'autres Allemands s'acharnent sur les maisons de Déniel et de Bourguineau, ainsi que sur celle de Mahé, garde-barrière. Ces trois maisons placées le long de la grand'route de Château-neuf à Carhaix, sont bientôt la proie des flammes.

« Mais la haine des Allemands ne s'est pas encore assouvie. Cependant que d'épaisses fumées s'élèvent vers le ciel, deux des leurs enfourchent leurs bicyclettes et prennent la direction de Carhaix, à la recherche d'otages.

« En cours de route, ils aperçoivent sur leur droite et à quelques mètres de Pont-ar-Stang, une maison : c'est la maison de Poyet. Voyant qu'il est seul et qu'il n'a ni cheval ni charrette, ils lui demandent s'ils ne pourraient trouver plus loin quelqu'un qui ait un équipage.

Sur sa réponse affirmative, ils poursuivent leur chemin. Les voici tout près d'un pâté de maisons : c'est le village de Pénity-Raoul. La bonne aubaine !

« Aussitôt qu'ils les aperçoivent, les habitants du village s'enfuient, les uns dans leurs maisons, les autres dans leurs champs. Quoi qu'ils fassent, ils ne réussiront pas cependant à leur échapper. En effet, les Allemands se mettent immédiatement à la recherche d'otages, et pénètrent dans la première maison qu'ils rencontrent. C'est celle de Hervé Carn. Ce dernier est chez lui ; ils lui intimement l'ordre de se tenir prêt à les suivre. Pensant qu'il est réquisitionné pour une corvée quelconque, il monte dans sa chambre pour changer ses habits. De là, les Allemands se rendent chez Joseph Le Bon, où ils ne trouvent que la femme et la fille. Le père, Joseph Le Bon, et son fils Pierre, sont dans le champ voisin. Tous deux sont appréhendés et mis en demeure de suivre. Plus loin, les Allemands, continuent leur mission, entrent chez Briand, qui leur déclare qu'il est malade. « *Papier* » ? lui demandent-ils. Et il exhibe un certificat du médecin qui l'a soigné au sanatorium de Plougouven, où il a été hospitalisé. Grâce à ce papier, il aura la vie sauve.

« A peine sortis de cette maison, les Allemands aperçoivent à quelques mètres dans un champ, Jean-Louis Roussel et lui font savoir qu'il devra être prêt, dans dix minutes, à prendre le large avec son cheval et sa charrette. Au même instant ils arrêtent Pasquet.

« Peu de temps après, le signal du départ est donné. C'est alors que Marcel Rassin, employé de banque à Paris, réfugié chez son oncle Briand, sortit de sa cachette en pensant que les Allemands étaient partis, et aussi pour se rendre compte de ce qui se passait. Cette curiosité allait lui coûter la vie, car juste à ce moment, l'un des deux Allemands regarda en arrière. Rebrousant chemin, il retourne dans la maison de Briand, y

trouve le jeune homme et l'emmena. Le convoi s'ébranle aussitôt. Hervé Carn (dont j'ai parlé plus haut, et à qui ils avaient donné l'ordre précédemment de se tenir prêt à les suivre dans dix minutes) est oublié par eux. Heureux oublié, qui lui vaut d'être toujours de ce monde.

« Les deux Allemands exultent, car ils tiennent leur proie. Mais il leur tarde de réaliser leurs noirs desseins. « Activez donc votre cheval ! » crie l'Allemand à Roussel. « Je ne le puis », lui répond ce dernier.

« Au moment où la caravane arrive devant la maison de Déniel, qui n'est plus qu'un brasier incandescent, Joseph Le Bon, son fils Pierre, Pasquet et Rassin descendent de la charrette. Aussitôt, le cheval épouvanté par la fumée qui s'élève en flocons noirs dans le ciel, prend le galop et va s'arrêter à une centaine de mètres plus loin. Jean-Louis Roussel, conducteur et propriétaire de l'attelage, réussit à dépister les Allemands, en se faufilant avec son cheval et sa charrette dans le convoi qui s'étale le long de la route. Ceux-ci, trop préoccupés par les quatre otages qu'ils ont emmenés jusqu'au lieu de leur supplice, ne pensent plus à lui et le perdent de vue. Encore un qui peut remercier la Providence !

« C'est alors que les Allemands précipitent l'un après l'autre, dans la maison de Déniel qui achève de se consumer, les quatre otages qu'ils sont allés prendre au Pénity-Raoul. A peine les ont-ils jetés dans le feu, qu'ils les abattent d'un coup de fusil. Quant à Mme Mahé, garde-barrière, et à sa fille, dont la maison et l'appentis y attenants, ont été incendiés, elles périssent également dans les flammes.

✱

« Au même instant peut-être, ou tout au moins peu de temps après, la même scène de barbarie va se dérouler tout près de là, et nous verrons un jeune prêtre,

l'abbé Jean Suignard, s'offrir en holocauste et périr dans les flammes, victime de sa charité sacerdotale.

« A la ferme du Cloître, autour de laquelle se sont déroulés de furieux combats, tout est en feu, maison d'habitation, écuries, étables. Le tas de foin et la partie de la récolte qui avait été charroyée les jours précédents, continuent à brûler. Ici et là, dans les champs environnants, les cadavres des maquisards jonchent le sol. D'autres jeunes gens appartenant à la même formation, sont blessés pendant qu'ils se replient, et fombent pour bientôt mourir.

« Mlle Marie L'Haridon, dont les parents exploitent la ferme du Cloître, s'échappe de l'abri où elle s'était retirée avec ses parents, et vient chercher refuge à la ferme de Kerc'hoz, propriété de Mme Suignard, mère du jeune abbé. La maison est vide. Toute la famille est allée s'abriter dans un ravin voisin de la ferme, et y récite le chapelet. A un moment donné, l'abbé est tout surpris de voir la fumée s'élever à l'horizon, dans la direction de sa maison. Est-ce que le feu aurait été allumé dans le pailleur, ou dans les bâtiments de la ferme ? Pour s'en rendre compte, il quitte le ravin où il s'était retiré avec sa mère, ses deux sœurs et ses deux frères, et regagne la maison. Arrivé dans la cour, il aperçoit Mlle Marie L'Haridon, toute bouleversée par le spectacle auquel elle vient d'assister : sa ferme est complètement en flammes, et elle a aperçu dans les champs qu'elle a traversés pour se rendre à la ferme de Kerc'hoz, cinq ou six patriotes grièvement blessés. « Alors, déclare l'abbé Suignard, mon devoir est de me rendre auprès d'eux, pour les soigner et les aider à bien mourir. » Tous deux se mettent en route sur-le-champ, et rencontrent, chemin faisant, Yves L'Haridon, le père de la jeune fille. Ce dernier a beaucoup de difficulté à marcher, par suite d'un accident récent qui lui a coûté l'amputation d'une jambe. C'est ce qui explique qu'il

soit arrivé aux environs de Kerc'hoz, après sa fille. En les voyant ainsi se diriger vers la ferme du Cloître, sa ferme, il leur fait voir le grand danger qu'ils courent, et leur conseille d'attendre que le calme soit revenu. Rien à faire ! « Les patriotes sont grièvement blessés, mon devoir est d'aller jusqu'à eux », lui répond l'abbé Suignard. La jeune fille et l'abbé continuent leur chemin.

« Que s'est-il passé dans la suite ? Nul ne le sait.

« Le lendemain matin, dès que j'ai appris que le cher abbé avait été brûlé dans la ferme du Cloître, je m'y suis rendu. M. le Chanoine Etienne Rannou, Inspecteur diocésain de l'Enseignement libre, m'accompagnait dans mon pèlerinage funèbre. Descendus d'abord à Pont-ar-Stang, nous y avons remarqué dans l'appentis qui est adossé à la maison de M. Mahé, garde-barrière, les corps calcinés de sa femme et de sa fille. Plus loin, sur la route, en face de la maison de Déniel, entièrement incendiée, cinq cadavres, et dans la maison elle-même, quatre autres cadavres brûlés : ceux des otages de Pénity-Raoul. De là, nous gravissons le petit sentier qui mène à la ferme du Cloître. Tout près de la maison, à côté du puits : cinq morts. Dans la maison elle-même, derrière l'écrémeuse, on reconnaît à peine le corps de Mlle Marie L'Haridon, tellement il est calciné. Après maintes recherches, nous découvrons dans l'un des bâtiments de la ferme, dont une partie de la toiture a été épargnée grâce à la pluie torrentielle qui est tombée dans l'après-midi de cette journée tragique, les corps de Mme Bideau et de M. Suignard.

« Le corps de Mme Bideau était, à l'exemple du corps de Mlle Marie L'Haridon, complètement carbonisé. Quant à celui de l'abbé, les flammes ne l'avaient que partiellement atteint. L'adjudant de gendarmerie Berriuin, chef de la brigade de Châteauneuf-du-Faou, me fit remarquer le trou fait dans la tête de l'abbé par une

balle : ce qui confirme l'opinion que tous les trois : l'abbé, Mme Bideau et Mlle L'Haridon ont été d'abord jetés dans le feu, puis fusillés, comme les quatre otages de Pénity-Raoul.

« Jean Suignard, joie et gloire de sa famille, et que la paroisse de Landeleau s'honorait de compter parmi ses enfants, était un prêtre plein d'avenir. Toujours souriant et affable, il s'entretenait, quelquefois longuement, avec les gens qu'il trouvait sur son chemin. C'est ce qui explique la consternation de la paroisse, lorsqu'elle apprit sa mort héroïque et tragique. Aimable avec tous, il ne dédaignait pas, pendant les vacances, de prêter son concours aux travaux de la ferme. N'avait-il pas, monté sur une faucheuse, consacré la matinée de ce jour qui devait être le dernier de sa vie, à couper de l'avoine ?

« Dans une lettre adressée le 9 août à Monsieur le Recteur de Landeleau, par S. Exc. Mgr Duparc, évêque de Quimper, on lit ces lignes : « Nous savions la valeur de M. Suignard. Par son intelligence, sa piété, sa vertu, il aurait rendu d'immenses services au diocèse. » Quelques jours après, Mgr Cogneau, auxiliaire de Mgr Duparc, écrivait à son tour : « Nous déplorons surtout la mort tragique de l'abbé Suignard, jeune prêtre de valeur, que j'avais ordonné et qui promettait d'être au Petit Séminaire un professeur remarquable. »

« Que dire de sa pauvre maman, auprès de laquelle je me rendis en quittant la ferme du Cloître, où je venais de prier devant le corps de son fils ? Héroïque dans l'épreuve dont elle était victime, elle me dit à travers ses larmes : « J'offre le sacrifice de mon fils pour le salut du pays ». Elle ajouta : « Je ne prie pas pour lui, car je sais qu'il est au ciel, mais je prie pour qu'il m'aide à bien élever mes enfants ».

« Revenant sur les événements tragiques de la journée du 3 août, je tiens à signaler que Déniel et sa fille Emilie, Bourguineau et sa femme, née Solange de Vismes

(ces deux derniers réfugiés à Landeleau), avaient été arrêtés au cours des combats qui se livrèrent à Pont-ar-Stang. Conduits au bourg dans la soirée, ils furent fusillés tous les quatre, au pied d'un mur avoisinant la cour de l'école publique des garçons.

« D'un côté, trois allemands tués et de l'autre, 32 victimes, 33 si l'on veut bien compter André Le Gall, un patriote qui fut tué le lendemain à côté de la chapelle du Pénity-Saint-Laurent.

« Le surlendemain, samedi, vers midi et demi, un convoi américain composé de tanks, de camions, de voitures légères, faisait son apparition dans le bourg. Alertée par le ronronnement des moteurs, toute la population du bourg était accourue fêter ceux qui venaient chasser l'ennemi, tandis que les unes après les autres, les maisons se garnissaient de drapeaux. Opprimés pendant de longs mois, accablés par les événements douloureux qui avaient endeuillé la paroisse, les habitants laissaient éclater leur joie à la vue de leurs libérateurs. Ceux-ci avançaient, heureux et fiers, recevant avec le sourire, les victuailles et les bouquets de fleurs qui leur étaient offerts par la foule en délire.

« Le premier convoi passé, d'autres le suivirent et le défilé, pour ainsi dire ininterrompu, se prolongea pendant toute la soirée et bien avant dans la nuit. Cependant que le défilé se poursuivait, vers les trois heures de l'après-midi, lorsque les corps des victimes du Cloître, de Pont-ar-Stang et du hangar voisin de l'école publique arrivèrent au bourg, la population qui, pendant quelques instants avait laissé éclater sa joie, retrouva son calme, en voyant apparaître ceux qui avaient été suppliciés par les Allemands, et en songeant aux familles qui les pleuraient.

« Les cercueils, au nombre de 23, furent alignés sur des bancs dans le cimetière, devant le porche de l'église et la cérémonie funèbre, annoncée pour 15 heures, allait

commencer, lorsqu'un avion fit son apparition dans le ciel et se mit à mitrailler la foule accourue aux obsèques. Prise de panique, celle-ci se réfugia en grande partie dans l'église. Quelques-uns se glissèrent le long des tombes et jusque sous les cercueils que l'on avait placés sur des bancs. Par mesure de prudence, on attendit pour commencer l'office, que tout danger eût disparu. Vers 16 heures, tandis que la cérémonie se déroulait devant une assistance clairsemée, l'avion reparut. Nouvelle panique! En un clin d'œil, le milieu de la nef se vida. Les assistants abrités derrière les murs ou dans le clocher, suivirent le chant des psaumes et des répons, où alternaient les voix de M. le Chanoine Rannou, qui présidait l'office, et de M. le Recteur, qui tenait l'harmonium.

« Peu de temps après, l'avion cause de tant d'émotions, touché par les canons anti-aériens américains, s'abattait tout près du village de Lannac'h, à deux kilomètres au nord du bourg. Il était piloté par un aviateur américain, qui avoua avoir mitraillé le convoi, parce qu'il pensait se trouver devant l'arrière-garde allemande. La colonne américaine était, paraît-il, en avance de trois heures, sur l'horaire prévu : d'où la méprise de l'aviateur. »



Jean Suignard naquit à Landeleau en 1921. Ses études terminées au Petit Séminaire de Pont-Croix, il s'en alla faire sa philosophie au Grand Séminaire de Quimper. Ses brillantes qualités retinrent l'attention de ses Supérieurs, qui, dès sa première année de théologie, décidèrent de l'envoyer à l'Université Catholique d'Angers.

Il donna, dans cet établissement, l'impression d'un modèle de régularité et de piété. Chaque jour, on le

voyait, à la même heure, quitter sa chaise, ranger ses livres et ses cahiers, et se diriger vers la chapelle. Comme lecture spirituelle, ses préférences allaient aux grands mystiques: saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, saint François de Sales, et, parmi les modernes, à dom Marmion. Ces ouvrages lui fournissaient le thème de pieuses méditations, qu'il consignait soigneusement sur un petit carnet. Il se prit bientôt d'admiration pour les deux professeurs remarquables que sont le R. P. de Moré-Pongilaud, professeur de Dogme, et M. le Chanoine Lusseau, professeur d'Ecriture Sainte.

On ne connaîtrait pas bien Jean Suignard, si l'on ne voyait en lui que le théologien. Il avait un esprit trop curieux pour se confiner dans l'étude des sciences sacrées. La littérature l'attirait, et, parmi les auteurs qu'il fréquentait, il faut mettre en première ligne Claudel et Péguy. Continuellement il prenait des notes, transcrivant sur des fiches tout ce qu'il pensait pouvoir un jour lui servir. Cela ne l'empêchait pas de s'intéresser de loin aux travaux de Kerc'hoz, sa maison natale, ni de conclure, entre deux thèses de théologie, ou deux chapitres de saint Jean de la Croix, des marchés avec le fermier chez qui il logeait (1).

En juin 1943, il sortait d'Angers avec le diplôme de licencié en Théologie (*mention assez bien*), et fut promu au sacerdoce quelques semaines plus tard. Ses maîtres de l'Université comptaient bien le retrouver à Angers pour la préparation d'une thèse de Doctorat, mais le Petit Séminaire de Pont-Croix réclamait un professeur de philosophie, et Jean Suignard fut nommé à ce poste.

(1) Avec son ami, M. l'abbé Corvest, qui nous transmet aimablement ces détails, il logeait dans une ferme de la banlieue d'Angers, à quelque cent mètres de la maison où était réfugiée la majeure partie du Séminaire Universitaire.

Un article paru dans la *Semaine Religieuse de Quimper*, en date du 24 août 1945, signale le dévouement et la patience exemplaires du jeune professeur, dans l'œuvre importante de l'instruction et de l'éducation de ses élèves, qu'il voulait amener à imiter de plus en plus, chaque jour, le Christ Jésus. Ceux-ci s'appliquèrent de leur mieux à répondre à son espoir, et à mériter sa confiance. Leurs succès au baccalauréat, en juin (13 reçus sur 15 présentés) prouvaient que l'enseignement du professeur était celui d'un maître en la matière.

Dès la fin de juin, Jean Suignard retrouvait sa famille à Landeleau. C'est là que, non loin de la maison de son enfance, la mort vint frapper ce héros.

« Du haut du ciel, où le Christ, son chef et son modèle, l'aura accueilli, c'est la conviction profonde de tous ceux, parents, amis, élèves, qui l'ont connu, l'abbé Suignard continuera à travailler pour le diocèse et, désormais, il sera, tout particulièrement pour le Petit Séminaire, à qui il a consacré toute sa courte vie sacerdotale, un protecteur puissant dans la céleste patrie. » (1)

(1) *Semaine Religieuse de Quimper*, du 24 août 1945.

CHATEAUNEUF-DU-FAOU

Meurtre de M. Cadiou, curé-doyen

(Dimanche 6 Août 1944)

Châteauneuf-du-Faou fut, pour l'occupant, un centre d'instruction militaire. C'est ce qui explique que la petite cité eut constamment des soldats.

L'affaire des parachutistes américains aurait pu coûter cher à la population. C'était, semble-t-il, en 1942. Entre midi et treize heures, un combat d'avions eut lieu au-dessus de Châteauneuf. La population était sur la place et dans les rues, insouciant du danger. Sept ou huit aviateurs américains descendirent en parachute. Quelques-uns réussirent à s'enfuir. Deux furent faits prisonniers par les Allemands et conduits à la Kommandantur. Bien entendu, la population, massée sur le passage, ne put s'empêcher de témoigner sa sympathie aux deux malheureux captifs et manifesta même ouvertement devant la Kommandantur. On pouvait s'attendre aux pires représailles. A 16 heures, le tambour de ville faisait annoncer comme première sanction le couvre-feu à 19 heures. Une heure plus tard, on faisait bannir « qu'en raison de l'attitude jusque-là correcte de la population à l'égard des troupes d'occupation, la sanction était levée ». Il n'y eut pas d'autre suite. Le commandant allemand, grand chef de la douane, résidant à l'hôtel Belle-Vue, et homme conciliant, avait dû intervenir.

Vers la fin de mai 1944, arriva à Châteauneuf un détachement de la Feldgendarmarie de Châteaulin. La terreur régna dès lors dans la localité. Ce détachement

était commandé par un officier qui avait exercé auparavant les fonctions d'interprète à Châteauneuf et qui, de ce fait, connaissait déjà la population. C'était le trop fameux « Albert ». Deux hommes du maquis, l'un de Châteauneuf, l'autre de Laz, furent ses premières victimes. Après avoir été torturés, ils furent fusillés à la campagne, le 26 juillet. Leurs familles seules se virent autorisées à prendre part à leurs obsèques. Ces deux jeunes gens avaient été saisis alors qu'ils se rendaient du maquis chez eux, pour faire une visite à leurs familles.

Deux autres succombèrent encore sous les coups de la Feldgendarmarie, l'un fut abattu le 9 juin à mi-chemin entre Châteauneuf et Spézet, l'autre, le 22 juin, en pleine ville.

*

**

Le combat entre les F.F.I. et les Allemands s'ouvrit à Châteauneuf vers les 10 heures, le jeudi 3 août 1944. Dans la journée du vendredi, parvint au clergé la nouvelle de la mort de l'abbé Suignard, et des autres victimes de Landeleau.

« A ces malheureuses victimes de la barbarie, je dois une prière au plus tôt et à leurs familles ma sympathie », se dit M. l'abbé Joseph Cadiou, curé-doyen de Châteauneuf. Et le voilà en route le samedi 5 après-midi. Les Allemands étaient sur les dents. Terroriste tout Français rencontré sur la route. A tout nouveau poste exhibition de papiers.

A Landeleau, M. Cadiou pria — avec quelle émotion ! — devant les restes carbonisés des morts et sut faire monter de son cœur compatissant les paroles qui réconfortent les vivants.

A son retour, le combat entre Américains et Allemands faisait rage, sur la route qui contourne la chapelle de Notre-Dame des Portes.

Les Américains, en effet, étaient arrivés à Châteauneuf, ce jour-là, vers midi. Comme partout ailleurs, ce fut le délire sur la place où s'arrêta la colonne américaine. Les cloches furent mises en branle et firent longtemps retentir leur joyeux carillon. C'était une imprudence, car les Allemands se trouvaient encore en ville ou dans les environs. On ne tarda pas à s'en apercevoir. La colonne américaine qui s'était remise en route dans la direction de Pleyben, dut bientôt rebrousser chemin. Entre temps, les Allemands qui restaient encore à Châteauneuf, avaient pris la position de combat, à la sortie de la ville, sur la colline dominant le canal, où se dresse la chapelle de Notre-Dame des Portes. Ils attaquèrent alors les éléments de la colonne américaine rentrés à Châteauneuf, et le combat se poursuivit jusqu'à dix-neuf heures.

Revenu de Landeleau, M. Cadiou jugea prudent d'attendre, dans une des premières maisons de l'entrée de la ville, la fin de l'escarmouche, et c'est seulement alors qu'il se décida à prendre le chemin du presbytère.

« Nous nous mîmes aussitôt à table, écrit M. Gentic, premier vicaire de la paroisse. Le repas fut morne. Les événements de Landeleau, l'assassinat par les Allemands, de cinq ou six personnes de Châteauneuf, dont la nouvelle nous était déjà parvenue, l'appréhension des colonnes allemandes, qui ne manqueraient pas de passer comme les nuits précédentes, tout cela nous contristait.

« Le repas fini, mon collègue alla installer au jardin l'échelle qui devait nous permettre de faire le mur et ainsi de disparaître à la campagne, si les Allemands, en passant, essayaient de forcer les portes de la cour et du presbytère. Moi-même, comme je le faisais tous les samedis, je montai avec M. Cadiou préparer les annonces du lendemain dimanche. Je quittai M. le Curé vers les vingt-trois heures et demie. Tout était calme.

« Je m'étends tout habillé sur mon lit, comme nous le faisons depuis jeudi soir. A deux heures du matin, je suis réveillé par des bruits de pas dans la cour du presbytère. Je reconnais la démarche de M. le Curé. Instinctivement je bondis de mon lit, descends les escaliers, arrive dans la cour... trop tard ! M. Cadiou avait déjà ouvert la porte extérieure et les Allemands s'étaient emparés de lui. Le pauvre Curé n'avait pas eu le temps de fermer la porte, si bien que moi-même je me trouvais face à la rue. Je restai là terrifié, pendant que résonnait dans la nuit le bruit des bottes martelant la chaussée. Personnellement, j'ai échappé, presque miraculeusement, puisque j'étais déjà descendu, alors que les brutes emmenant leur victime, avaient à peine dépassé de quinze mètres le presbytère. Lorsque le bruit des pas se fut éloigné, j'allai fermer la porte de la cour, puis réveiller mon collègue. »

Que s'était-il passé ?

La nuit venue, une nuit d'orage, tandis que des coups de feu semaient la terreur aux alentours, M. Cadiou s'étendit sur son lit, tout habillé. Le sommeil ne venait point.

A une heure du matin, bruit de lourdes bottes dans la rue, violents coups de marteau à la porte. Y aurait-il un malade ? Le temps de descendre, le Curé ouvre la porte. Des mains brutales le saisissent.

« Marchez ! »

Il est emmené derrière une voiture, bien encadré. Dans l'obscurité, le groupe monte dans la direction de Pleyben puis du Cloître.

Tout en allant le prêtre se rappelle les diverses circonstances où il a eu maille à partir avec la police allemande. « Mal noté depuis longtemps... cette fois mon compte est bon. »

Déjà, il recommande son âme au Dieu de miséri-

corde et à la bonne Vierge des Portes... quand un raisonnement se fait dans son esprit : « J'arrive aux limites de Châteauneuf. Mourir pour mourir, que je meure sur ma paroisse... à moins que je n'échappe à ces lourdauds par la fuite ! Qui sait ? »

« Voici le chemin de terre conduisant à la petite maison où j'ai visité si souvent deux bons vieillards. A la grâce de Dieu ! »

A 67 ans, M. Cadiou eût disputé un cent mètres à des jeunes de 35 ans.

« Oui, à la grâce de Dieu ! » Un pas en arrière, une course à droite dans le petit chemin.

La surprise profite au prêtre qui a vite franchi la clôture du courtil. S'il pouvait se mettre à couvert de la maison !

Hélas ! revenus de leur surprise, les soldats se précipitent et, sans voir leur prisonnier, tiraillent à l'aventure. Gravement atteint, M. Cadiou tombe. Les ennemis le cherchent, font le tour de la maison, passant plusieurs fois tout près de leur victime sans l'apercevoir. De guerre lasse, craignant peut-être des Résistants alertés, ils regagnent la grand'route. « L'homme noir nous a donc brûlé la politesse ! »

...Plus d'Allemands. Assistons maintenant à la passion du prêtre.

La mitraille lui a brisé les reins, il perd du sang en abondance. Au prix de cuisantes souffrances, il s'approche en rampant de la petite maison, trouve une position moins pénible près du seuil et reste là, priant et gémissant.

A l'intérieur les deux bons vieux ont été effrayés par les coups de feu. Maintenant dans le silence de la nuit, ils entendent des plaintes. La femme, émue de pitié, ose ouvrir. « Qui est là ? »

— M. le Curé ; ils m'ont blessé à mort.

— Oh ! M. le Curé, que je vous porte sur un lit.

— Non, merci ! Bouger me ferait trop mal. J'ai trouvé une position où je crois moins souffrir. Laissez-moi mourir ici. Quand il fera jour, veuillez avertir mes vicaires pour que je sois administré... si je vis encore.

La pauvre femme voudrait bien soulager son malheureux curé qui s'affaiblit et voit venir le dénouement.

« Dites à Messieurs les Vicaires que je les remercie de leurs dévoués services... J'offre ma vie pour mes paroissiens. Je me plaisais parmi eux. Qu'ils deviennent tous de bons chrétiens !... J'offre mes souffrances pour la patrie : puisse-t-elle retrouver la paix ! »

Ainsi de temps en temps quelques paroles entre plaintes et prières.

Au presbytère, toute la nuit, grande fut l'inquiétude. « Quelles heures angoissantes nous passâmes jusqu'à sept heures, écrit M. Gentric. Nous étions tous les trois, mon collègue, la sœur de M. Cadiou et moi-même, à l'affût du moindre bruit, espérant le retour de notre bon Curé.

« Vers sept heures, se présentèrent au presbytère deux personnes, pour nous prévenir que M. Cadiou était auprès de chez elles, au village de Penanfoennek, à deux kilomètres du centre de la ville, grièvement blessé. Je les accompagnai aussitôt, prévenant en passant le médecin, qui arriva une demi-heure plus tard.

« Je trouvai M. Cadiou étendu sur un matelas, où les habitants du village l'avaient allongé. Il avait eu la poitrine broyée par une rafale de balles de mitraille et perdait de plus en plus son sang. Il jouissait encore de toute sa lucidité, mais tellement affaibli qu'il pouvait à peine se faire comprendre. Je lui donnai l'absolution et lui administrai l'Extrême-Onction.

« Pour tenter de le sauver, le médecin, malgré les risques de la circulation, accepta de le conduire à la clinique du Docteur Ollivier de Quimper, repliée à Brieç. Il y eut un léger mieux dans la soirée du diman-

che, mais la blessure était telle que M. Cadiou succombait le lendemain matin, 7 août, à 6 heures. »

Aux habitants de Châteauneuf, où il s'était traîné, il avait déclaré qu'il serait lui-même la dernière victime à Châteauneuf.

Et de fait, il l'a été. La journée tragique du 5 août coûta à la population seize victimes civiles. Le bon Pasteur de l'endroit se trouva être la dix-septième. Dans une famille, le père et les deux fils furent enfermés à l'intérieur d'une écurie, et brûlés vifs sous les yeux de la mère et de la fille.

Le lundi 7 août, eurent lieu, dans la matinée, les funérailles de quatorze Américains, et dans l'après-midi celles de quinze civils. Quant aux obsèques de M. Cadiou, elles furent célébrées le lendemain à onze heures. Toutes les familles de la paroisse y étaient représentées et la plus vive émotion se lisait sur tous les visages. Les trente-deux octaves de services et les trois cents cinquante services demandés par les fidèles pour leur digne et bon curé, sont un témoignage éloquent de l'estime en laquelle ils le tenaient et de l'affection qu'ils lui portaient.

Voici la pieuse allocution que prononça M. Gentric, au cours de l'office funèbre :

« Mes bien chers frères,

« Nous perdons tous, aujourd'hui, le meilleur des curés. Le bon Monsieur Cadiou, qui avait un ardent amour de ses paroissiens et particulièrement des jeunes, de ceux qui souffrent, n'a pas voulu les laisser partir seuls devant la justice divine. Prêtre, c'est-à-dire, médiateur entre Dieu et les hommes, il a tenu à les accompagner devant le saint tribunal pour plaider leur cause, la cause de ces innocentes victimes plongées brutalement dans la mort, alors que les lueurs de la victoire et de la paix pointent enfin à l'horizon.

« Sauvagement arraché au seuil de son presbytère, il est mort pour la libération de notre pays, qu'il avait si vaillamment défendu durant toute la guerre. En ces jours de confusion et de trouble, son patriotisme aussi ardent qu'éclairé, aura été pour tous une leçon et une flamme.

« Prêtre selon le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il est mort pour le salut de ses paroissiens. N'en doutez pas, mes frères, si M. le Curé aimait tendrement les bons chrétiens de cette paroisse, ceux qui sont fidèles à tous leurs devoirs, son cœur d'apôtre n'avait pas moins d'affection pour les indifférents. Il priait pour tous. De voir l'un ou l'autre d'entre eux à l'église, remplissait de joie son cœur sacerdotal et nul doute qu'il ne continue, auprès de Dieu, à solliciter pour eux la grâce de la fidélité chrétienne.

« S'il me fallait vous dire ce qu' a été M. Cadiou, je vous dirai qu'il a été bon. C'est sa bonté, sa condescendance et sa grande simplicité qui lui ont conquis, dans les paroisses où il a passé, l'estime et l'affection de tous.

« Chaque prêtre doit refléter tout l'Évangile du Christ. Mais, selon son tempérament et ses dons personnels, il mettra particulièrement en évidence telle ou telle vertu évangélique. Si nous lisons dans la vie de M. le Curé, nous y verrons briller avec éclat la bonté, la mansuétude servies par le don total de soi. Son dévouement était sans bornes. Il aurait pu continuer, durant plusieurs années encore, le bien qu'il faisait parmi nous, dans cette paroisse, depuis quatre ans et demi. Le bon Dieu nous l'a pris. Que sa volonté soit faite ! Je suis sûr que ses mérites surnaturels sont immenses et que le bien qu'il a fait à vos âmes est considérable. Puissiez-vous lui en témoigner votre reconnaissance par de nombreuses et ferventes prières !

« Il nous quitte à l'heure où il nourrissait de grands projets pour l'embellissement de l'esplanade de Notre-Dame des Portes, à l'heure aussi où il allait être l'animateur des belles fêtes du cinquantenaire. Mais Notre-Dame des Portes lui aura déjà, j'en suis certain, ouvert les parvis célestes et c'est de là-haut, de la béatitude éternelle, qu'il assistera à l'apothéose de notre pardon.

« *Requiescat in pace !* »

C'est à Châteauneuf que fut inhumée la dépouille mortelle de M. Cadiou. Mais sa famille ayant manifesté le désir de l'avoir près d'elle, le cadavre fut exhumé et transporté le 20 novembre 1944, à Dinéault, où l'ancien curé de Châteauneuf a actuellement la majeure partie de sa famille. Les obsèques eurent lieu à Dinéault le 3 novembre 1944, et furent présidées par M. le Chanoine Moré, curé-archiprêtre de Châteaulin. De nombreuses personnalités civiles et ecclésiastiques y assistaient. Un piquet de soldats en armes rendait les honneurs militaires.

*
**

Joseph Cadiou naquit à Plomodiern, en 1877, dans un foyer de cultivateurs profondément chrétiens. Le père, blessé et médaillé militaire de 1870, mourut jeune. Restée jeune, veuve avec 7 enfants, la mère fut admirable de simplicité chrétienne et d'ardeur au travail. Elle considéra toujours comme sa plus belle récompense sur terre d'avoir un fils prêtre et une fille religieuse.

Au Petit Séminaire de Pont-Croix, comme au Grand Séminaire de Quimper, Joseph Cadiou fut un modèle de travail et de régularité. Quand arrivaient les vacances, il devenait auprès de sa mère, le patron de ferme, dont les voisins admiraient le courage et le savoir-faire.

Ordonné prêtre en juillet 1903, il fut bientôt à Saint-Yvi, le vicaire de M. Guirriec, ancien vicaire de Plomo-

diern, son premier maître de latin. A 40 ans de distance, à la nouvelle du drame du 6 août, on parla là-bas du jeune vicaire d'antan si pieux à l'église et qui riait de si bon cœur.

En 1909, il devint vicaire de Guissény, où il a laissé le souvenir d'un prêtre extrêmement charitable, toujours souriant, d'un dévouement admirable, se dépensant sans compter auprès de malades comme auprès des enfants : « De tous les prêtres qui ont passé à Guissény, nous écrit M. Lespagnol, recteur de cette paroisse, c'est de lui qu'on parle le plus souvent. »

Mobilisé au début d'août 1914, M. Cadiou fit toute la guerre comme sergent-fourrier, puis sergent-major, dans le fameux « 86 koz », où il acquit une popularité de bon aloi. Avec lui, jamais de réclamations : le soldat voyait d'emblée tous ses droits satisfaits. Popularité toute à l'avantage de la renommée du clergé et de l'apostolat religieux, que le prêtre ne perdait jamais de vue.

Popularité qui à Tréméven devança le nouveau recteur en 1928. A peine sorti de voiture, le jour de son entrée, il entendit la sympathique voix d'un compagnon de guerre « Oui, c'est bien notre sergent-major. Bonjour M. Cadiou ! je vous embrasse pour toute la paroisse ! » Et toute la population d'applaudir. Réception chaleureuse qui disposa les cœurs en faveur du nouveau pasteur. Celui-ci montrerait bientôt son goût en faisant disparaître de l'église les coffrages de bois qui cachaient les colonnes de granit.

A Penmarc'h, de 1931 à 1940, M. Cadiou eut à déployer son zèle sur un vaste terrain ; 7.000 habitants, 4 agglomérations, mais une église, une chapelle et deux vicaires seulement. Il ne dépendit point de lui que ne fût faite plutôt la paroisse de Saint-Gwenolé. Par ses soins les chapelles de N.-D. de la Joie et de la Madeleine virent refaire leur toiture. Dans ce milieu, par-

fois si difficile, quoique remarquable de simplicité, la charité et l'amabilité du prêtre lui gagnèrent les cœurs et lui ouvrirent les portes des plus négligents, souvent même des hostiles. Il s'informait des intérêts et des besoins de toute la famille. Par le corps il atteignait l'âme et par l'enfant les parents. Vraiment il se faisait tout à tous, infatigable à la besogne, n'ayant jamais assez donné quand il pouvait donner encore.

Devait-il rejeter une demande déraisonnable ? La douceur souriante qui enveloppait le refus fermait la voie à tout ressentiment.

Une de ses manières était de montrer, sur le quai, le prêtre que certains ne venaient guère voir à l'église. S'y trouvait-il à l'arrivée des bateaux ? Dix marins plutôt qu'un, s'empressaient vers lui : « Une cotriade, M. le Recteur. » C'était un moyen de prendre contact.

Malgré les insuccès, jamais le découragement ne mordait sur sa volonté de faire le bien. Dieu voit l'effort : suffit.

Plus M. Cadiou se donnait à la paroisse de Penmarc'h, plus il s'y attachait. Il y eut chez lui beaucoup d'hésitation, quand l'Administration, reconnaissant son mérite, le nomma curé-doyen en 1940.

Châteauneuf-du-Faou fut fier de recevoir un nouveau curé aussi jeune d'aspect et de vigueur que plein d'expérience. On aima tout de suite sa simplicité et ses manières engageantes. Quant à lui, il fut heureux de la prospérité des écoles chrétiennes de la paroisse et de la sympathie de la masse pour la religion. Il sentit aussi la fierté d'être le gardien du haut lieu de piété mariale qu'est depuis des siècles le sanctuaire de N.-D. des Portes.

Une de ses ambitions fut d'augmenter encore cette piété mariale et de faire plus beau chaque année le pardon de la Bonne Vierge, protectrice de la ville et de la religion.

Avec l'aide de vicaires dévoués et le concours de paroissiens et paroissiennes gagnés à l'apostolat, il ferait fleurir les diverses œuvres catholiques.

L'occupation hélas ! vint entraver bien des projets. Du moins le bon pasteur s'opposa-t-il aux moyens dissolvants des étrangers avec une énergie tout apostolique.

Un jour, à grand renfort d'affiches et de tambour, la population est invitée par la Kommandantur à voir un film immoral. M. Cadiou, à toutes les messes, met en garde ses fidèles contre une telle tentative de démoralisation. Mandé à la Kommandantur, enfermé plusieurs heures, il est chapitré d'importance. Le soir de la séance, accompagné de M. Gentric il s'en alla au Patronage pour se rendre compte de l'attitude de ses paroissiens. Tous deux furent expulsés du champ où se trouve le Patronage par deux Allemands armés, qui les menacèrent de leurs baïonnettes.

Vers minuit, deux personnes vinrent frapper à la porte du presbytère et aviser ces Messieurs qu'ils seraient arrêtés le lendemain. A 11 heures, M. le Curé était convoqué à la Kommandantur. Une heure durant, on essaya de lui faire dire qu'il avait déconseillé le film à sa population, parce qu'il était projeté dans la salle avec l'appui allemand. Il fut alors relâché avec la promesse qu'il ne serait pas inquiété par la suite. M. Cadiou avait le pressentiment qu'il serait la victime de l'occupant : « Je l'ai échappé l'autre fois, se plaisait-il à répéter, mais ils ne m'épargneront pas cette fois-ci », et cette pensée le rendait souvent sombre au presbytère.

Depuis 1940, une date surtout hantait l'esprit de M. Cadiou : 27 Août 1944, Fête du 50^e anniversaire du Couronnement de N.-D. des Portes. Il fallait que ce fût un « jour » celui-là suivant l'expression du Vénérable Dom Michel Le Nobletz..

Préparer ces fêtes fut en 1944 l'activité spéciale du bon Curé. Pour s'y donner totalement il refusa plusieurs obligations au dehors.

La Providence voulut qu'il vît de l'autre monde le triomphe qu'il préparait à la Mère de Dieu. Il eut toutefois la joie de lire la plaquette sur *Notre-Dame des Portes* qu'il me demandait de publier, quelques mois avant son entrée dans la vie éternelle.

Prêtre d'un solide bon sens, d'une profonde charité et d'un zèle à toute épreuve, tel fut M. Cadiou.

Châteauneuf-du-Faou gardera le souvenir ému du bon pasteur qui offrit sa vie pour ses brebis. (1)

DOUARNENEZ ET PLOARÉ

Les 4, 5 et 6 août 1944, les communes de Douarnenez et de Ploaré furent le théâtre d'événements graves.

Vendredi 4 Août

Le Commandant des F.F.I. du canton de Douarnenez, M. l'Administrateur de la Marine, Québriac, savait par son service de renseignements que les Allemands devaient évacuer la région de Douarnenez les 4, 5, et 6 Août 1944. Il avait l'intention de les attaquer le 6, sur leur route de retraite. Le vendredi 4, il se rendit à Quimper. En son absence, les groupes de Résistance prirent sur eux de déclencher le combat. Le message qui devait donner le signal de l'insurrection de la Bretagne: « *Le chapeau de Napoléon n'est pas à Perros-Guirrec* » était passé le matin même à la radio. A son retour de

(1) Nous remercions vivement M. Thomas, Curé de Plonevez-Porzay, du précieux concours qu'il nous a fourni pour la rédaction de cette biographie. Merci également à M. Gentric, vicaire à Châteauneuf.

Quimper, M. Québriac se trouva devant un fait accompli.

Les premières escarmouches commencèrent à Tréboul, au Pont-Neuf, à 14 h. 30 par le désarmement de quatre soldats allemands. A ce moment, croyant imminente l'arrivée des Américains, la population de Douarnenez soulevée d'enthousiasme, arbora drapeaux et oriflammes aux fenêtres de ses maisons. Dans l'après-midi, un groupe de jeunes gens appartenant aux organisations de la Résistance, s'empara, sans coup férir, à Douarnenez, de la *Gast*, ou poste de Douanes, composé d'une cinquantaine d'Allemands, et, après avoir brûlé deux autos ennemies, munis des armes qu'ils venaient de recueillir, ils montèrent, vers 17 h. 30, à Ploaré, pour s'emparer de la Kommandantur de Douarnenez sise en cette localité.

Les Allemands ne s'y trouvaient qu'au nombre d'une vingtaine, mais ils étaient bien armés et solidement retranchés, tandis que les membres de la Résistance étaient jeunes et sans entraînement...

Les Allemands ayant reçu des renforts russes, le combat menaçait de devenir meurtrier. (1) Une mitrailleuse française avait été installée dans le clocher, les murs de clôture du presbytère étaient garnis de combattants français. Les positions de combat étaient prises de part et d'autre, l'affaire pouvait se prolonger et se compliquer... C'est à ce moment, vers 20 heures, que M. Balbous, recteur de Ploaré, se présenta en médiateur, permettant ainsi aux chefs de la Résistance de parlementer avec le capitaine allemand. Il fut convenu que le combat cesserait. L'ennemi acceptait de désarmer toutes les casemates de Tréboul, l'Île Tristan, Plomarc'h,

(1) Les dernières troupes d'occupation comprenaient une forte proportion de Russes mercenaires.

Les Batailles de l'Histoire de Bretagne

Titre exact (en capitales)

Date

Lieu précis

Nature et type : aérien escarmouche campagne
(cocher ou compléter) maritime bataille rangée guerre civile
 terrestre guerre résistance
 siège insurrection
 débarquement

Adversaires : 1
(Pays, partis, personnages) 2
 3
 4

Forces en présence : (armées, unités, généraux, effectifs...)
 1
 2
 3
 4

Récit :

Résultat final :

Plan de la bataille : oui-non à dessiner au dos (échelle 1/25000 si possible)
 indiquer les mouvements par des flèches

Bibliographie sommaire :

Nom du(des) rédacteur(s) et date :

Relation des Combats de 1944

pour la libération de Douarnenez



Château-neuf de Finistère, pendant le combat de Douarnenez (1)

DOUARNENEZ ET PLOARÉ

Les 4, 5 et 6 août 1944, les communes de Douarnenez et de Ploaré furent le théâtre d'événements graves.

Vendredi 4 Août

Le Commandant des F.F.I. du canton de Douarnenez, M. l'Administrateur de la Marine, Québriac, savait par son service de renseignements que les Allemands devaient évacuer la région de Douarnenez les 4, 5, et 6 Août 1944. Il avait l'intention de les attaquer le 6, sur leur route de retraite. Le vendredi 4, il se rendit à Quimper. En son absence, les groupes de Résistance prirent sur eux de déclencher le combat. Le message qui devait donner le signal de l'insurrection de la Bretagne: « Le chapeau de Napoléon n'est pas à Perros-Guirrec » était passé le matin même à la radio. A son retour de

(1) Nous remercions vivement M. Thomas, Curé de Plozevet-Portzay, du précieux concours qu'il nous a fourni pour la rédaction de cette biographie. Merci également à M. Gentré, vicaire à Château-neuf.

Quimper, M. Québriac se trouva devant un fait accompli.

Les premières escarmouches commencèrent à Tréboul, au Pont-Neuf, à 14 h. 30 par le désarmement de quatre soldats allemands. A ce moment, croyant imminente l'arrivée des Américains, la population de Douarnenez soulevée d'enthousiasme, arbora drapeaux et oriflammes aux fenêtres de ses maisons. Dans l'après-midi, un groupe de jeunes gens appartenant aux organisations de la Résistance, s'empara, sans coup férir, à Douarnenez, de la *Gast*, ou poste de Douanes, composé d'une cinquantaine d'Allemands. et, après avoir brûlé deux autos ennemies, munis des armes qu'ils venaient de recueillir, ils montèrent, vers 17 h. 30, à Ploaré, pour s'emparer de la Kommandantur de Douarnenez sise en cette localité.

Les Allemands ne s'y trouvaient qu'au nombre d'une vingtaine, mais ils étaient bien armés et solidement retranchés, tandis que les membres de la Résistance étaient jeunes et sans entraînement...

Les Allemands ayant reçu des renforts russes, le combat menaçait de devenir meurtrier. (1) Une mitrailleuse française avait été installée dans le clocher, les murs de clôture du presbytère étaient garnis de combattants français. Les positions de combat étaient prises de part et d'autre, l'affaire pouvait se prolonger et se compliquer... C'est à ce moment, vers 20 heures, que M. Balbous, recteur de Ploaré, se présenta en médiateur, permettant ainsi aux chefs de la Résistance de parlementer avec le capitaine allemand. Il fut convenu que le combat cesserait. L'ennemi acceptait de désarmer toutes les casemates de Tréboul, l'Île Tristan, Plomarc'h,

(1) Les dernières troupes d'occupation comprenaient une forte proportion de Russes mercenaires.

le Ris, et de ne plus sortir de la Kommandantur, La Résistance, d'autre part, assurait la Police de la ville et veillerait à ce qu'aucun civil n'approchât de la Kommandantur.

La capitulation du blockaus de Tréboul provoqua, à une heure du matin, sur la plage des Sables-Blancs, le chant de la Marseillaise, entonné par la foule. Malheureusement, le parachutage qui devait avoir lieu au cours de cette nuit, ne se réalisa pas. Les quatre compagnies de F.F.I. de l'agglomération (Douarnenez, Tréboul, Ploaré, Pouldavid) ne disposaient pratiquement d'autres armes que de celles qu'ils avaient prises aux allemands (1).

Dans la nuit du 4 ou 5 Août, des convois allemands, en route pour Châteaulin se présentèrent à la Kommandantur. Devant la situation ils décidèrent de rester sur place. De ce fait, le commandement changea de mains, pour passer à un plus haut gradé. Malgré la promesse formelle, des patrouilles allemandes recommencèrent à circuler en armes dans la cité, des coups de feu furent tirés, et au jour, le combat reprit, le 5 août.

Samedi 5 Août

Il y eut de vrais combats de tirailleurs : à Kerharo, puis surtout dans le jardin de M. Marcel Doaré, et les champs attenants à Kermaron. L'ennemi avait réussi à alerter le bataillon cantonné à Guerviny, en Poullan, qui arriva à Pouldavid, dans la matinée, avec six pièces d'artillerie. Ces renforts progressèrent de façon dangereuse, menaçant d'investissement le bourg de Ploaré,

(1) Il faut noter un événement important qui se déroula le 4 août. Une section de corps franc s'empara de trois camions chargés de quatre tonnes de dynamite que les Allemands tenaient en réserve pour faire sauter le port.

par le Sud et par l'Ouest. A l'Est, aux Plomarchs, les membres de la Résistance tenaient. Mais d'un moment à l'autre, la situation allait devenir grave pour toute la ville : les canons étaient déjà en position, et n'attendaient plus que l'ordre d'ouvrir le feu.

Se voyant débordés, les chefs de la Résistance se rendirent près de M. Québriac et le supplièrent d'intervenir pour obtenir une suspension d'armes. Ce dernier accompagné de M. Réaux, président de la Délégation Spéciale de Douarnenez, se porta, à 11 heures, en tenue d'officier de marine, avec le drapeau blanc, à travers la ligne de feu, au-devant du Commandant allemand des troupes de renfort. Une suspension d'armes fut obtenue aux conditions suivantes :

1) Echange de prisonniers fait de part et d'autre, (79 Allemands et 9 Français).

2) Les combattants français conservent toutes les armes prises aux Allemands, mais rendraient les bagages personnels de chaque homme.

3) La formation allemande doit quitter Douarnenez dans les 4 heures qui suivront le moment où l'accord sera signé ; le commandant allemand s'engage à faire 15 kilomètres en direction de Châteaulin sans tirer un coup de feu. Toutefois, si la formation est attaquée, elle se défendra.

4) Un homme de confiance désigné par M. Québriac, accompagnera cette formation jusqu'à Locronan (7 kms) pour constater le respect de ces accords. Il voyagera librement en automobile.

5) Les clauses de cet armistice sont valables dans un rayon de 15 kilomètres autour de Douarnenez.

A 11 h. 30, M. Québriac se disposait à sortir de la Kommandantur, quand le poste de veille allemand installé sur le toit signala la présence à Pouldavid d'une importante formation russe mercenaire, venue de la direction de Pouldergat. Le commandant allemand de

Ploaré l'informa aussitôt que l'officier qui se trouvait à la tête de cette formation avait le commandement sur lui, et que le nouvel arrivant, qui était engagé contre des forces françaises était seul qualifié pour conclure la cessation du combat dans la zone.

Connaissant trop bien la piteuse défense du secteur de Pouldavid, M. Québriac reprit son pavillon blanc, et accompagné d'un officier allemand parlant français et russe, et du maire de Douarnenez, il prit le chemin du combat.

Après avoir parlementé pendant une heure avec le commandant russe, il finit par conclure l'accord suivant :

Le feu des Allemands va cesser, mais les Français rendront, au plus tard à 15 heures, les armes allemandes prises la veille à la Gast, ainsi que les prisonniers allemands. En retour les prisonniers français seront rendus. Dès que les conditions seront remplies, les troupes allemandes quitteront Douarnenez. Dans la négative, le commandant allemand ouvrira le feu de ses canons sur la ville et ses soldats incendieront les maisons au fur et à mesure de leur avance.

A 15 heures, M. Québriac arrive à la Kommandantur, et aussitôt commencent l'appel des prisonniers et le recrutement du matériel. Il manque un prisonnier et plusieurs armes. M. Québriac est gardé *comme prisonnier de guerre*, et voici qu'à sa grande stupéfaction, après une décision du Conseil de guerre, il est libéré à 20 h. 30, avec la seule consigne de faire maintenir l'ordre en ville *sous sa responsabilité personnelle*.

A 21 heures, les Allemands l'avisent qu'aux offices religieux du dimanche cinq personnes seulement sont admises. Le lendemain, à Douarnenez, à Ploaré et à Pouldavid ces offices seront supprimés. Ils eurent lieu à Tréboul, où la sonnerie des cloches annonçant la fin de la grand'messe attirera l'attention des Allemands, qui, de Ploaré ouvriront le feu dans la direction de l'église. Personne ne sera heureusement blessé.

Dimanche 6 Août

Que se produisit-il à Ploaré, vers 11 h. 30 ? Au dire des Allemands, une voiture ambulance aurait essayé un coup de feu à Pen-ar-C'hoat, aux confins de Douarnenez et de Ploaré. Aussitôt ce fut l'incendie et la terreur. Furieux, les Allemands mirent le feu, dans ce quartier à dix maisons, dont huit brûlèrent, puis ils tirèrent au canon sur l'une d'entre elles, tuant un jeune homme, François le Friant, et blessant sa mère, qui dut être amputée de la jambe. Hommes et femmes furent groupés et menacés de mort. Sans l'intervention d'un officier allemand, tout le quartier de Pen-ar-C'hoat aurait été incendié, et la population fusillée. Heureusement, l'annonce de l'arrivée prochaine des Américains avait rendu les Allemands hésitants et prudents. Et puis, le matin, M. Balbous, Recteur, avait fait le vœu d'élever un monument à la Sainte Vierge, si la paroisse était préservée, et la puissante mère de Dieu a protégé la paroisse.

On pouvait s'attendre aux pires représailles. Pas une sanction nouvelle ne fut prise ; l'ennemi se borna à de sévères menaces de destruction de la ville.

A 13 heures, M. Québriac, accompagné du maire de l'agglomération, arrive, sur convocation, à la Kommandantur, avec ordre formel de remettre la liste de tous les hommes appartenant à la Résistance locale.

Il refuse formellement de livrer les noms de ses camarades et déclare prendre seul la responsabilité du mouvement. Gardé, ainsi que le maire, par un soldat en armes, il ne cède à aucune des exigences imposées :

1 soldat allemand tué : 10 civils fusillés et 10 maisons brûlées ;

1 soldat allemand blessé : 10 civils fusillés ;

D'autre part, il sera tiré sur tout rassemblement de plus de trois personnes.

A 17 heures, M. Québriac et le maire sont remis en liberté, sans condition. Au premier on annonce que l'engagement pris le jour précédent sur l'évacuation de Douarnenez par les troupes tient toujours.

Les journées des 7 et 8 août, lundi et mardi furent remarquables par leur calme. Les Allemands avaient décidé de quitter la ville de Douarnenez-Ploaré, pour se retirer dans la presqu'île de Crozon. Mais avant de mettre leur projet à exécution, le 8, à 23 h. 15, ils firent sauter toutes leurs munitions dans la cour de la Kommandantur. Pendant quelques minutes, tout le bourg de Ploaré parut être en feu, mais l'affaire se ramena à de nombreux petits dégâts matériels; pas un blessé, pas un seul foyer d'incendie, ce qui est vraiment extraordinaire. Des vitres et des toitures furent endommagées, notamment dans l'église et au patronage.

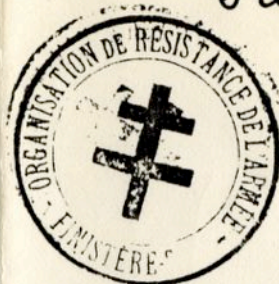
Le triste bilan de toutes ces dramatiques journées se clôt par 16 morts F.F.I., et de nombreux blessés. Le premier mort, Maurice Guichaoua, de Tréboul, tomba dans le jardin du presbytère de Ploaré.

Dès le mercredi, 9 août, le drapeau national flottait triomphalement sur tous les monuments publics, et la population entière acclamait les soldats F.F.I. Pour la première fois depuis quatre ans, une atmosphère de liberté règne sur la ville et c'est avec une explosion de joie qu'elle accueillera, le dimanche suivant, le capitaine Jean Marin, venu apporter à sa ville natale, le salut de la France combattante (1).

(1) Ici nous sommes tributaires de renseignements aimablement fournis par M. Cariou, vicaire à Douarnenez, M. Balbous, recteur de Ploaré, et M. Raoult de Tréboul.

Bataillon F.F.I du canton de Douarnenez

5 Compagnies et un groupe sanitaire



C. GUYADER
3 BIS, RUE DUREST-LE BRIS
29100 DOUARNENEZ

1^{ère} Cie ORA
2^{ème} Cie Depuis de la France "Ben Hur"
3^{ème} Cie Libé Nord
4^{ème} Cie dété de "Tréboul" 1/2 ORA
1/2 Libé
5^{ème} Cie FTFF

e du
eurs

le le
tou-
des
nois

arité

Châteauneuf-du-Faou gardera le souvenir ému du bon pasteur qui offrit sa vie pour ses brebis. (1)

DOUARNENEZ ET PLOARÉ

Les 4, 5 et 6 août 1944, les communes de Douarnenez et de Ploaré furent le théâtre d'événements graves.

Vendredi 4 Août

Le Commandant des F.F.I. du canton de Douarnenez, M. l'Administrateur de la Marine, Québriac, savait par son service de renseignements que les Allemands devaient évacuer la région de Douarnenez les 4, 5, et 6 Août 1944. Il avait l'intention de les attaquer le 6, sur leur route de retraite. Le vendredi 4, il se rendit à Quimper. En son absence, les groupes de Résistance prirent sur eux de déclencher le combat. Le message qui devait donner le signal de l'insurrection de la Bretagne: « *Le chapeau de Napoléon n'est pas à Perros-Guirec* » était passé le matin même à la radio. A son retour de

(1) Nous remercions vivement M. Thomas, Curé de Plonevez-Porzay, du précieux concours qu'il nous a fourni pour la rédaction de cette biographie. Merci également à M. Gentic, vicaire à Châteauneuf.

Quimper, M. Québriac se trouva devant un fait accompli.

Les premières escarmouches commencèrent à Tréboul, au Pont-Neuf, à 14 h. 30 par le désarmement de quatre soldats allemands. A ce moment, croyant imminente l'arrivée des Américains, la population de Douarnenez soulevée d'enthousiasme, arbora drapeaux et oriflammes aux fenêtres de ses maisons. Dans l'après-midi, un groupe de jeunes gens appartenant aux organisations de la Résistance, s'empara, sans coup férir, à Douarnenez, de la *Gast*, ou poste de Douanes, composé d'une cinquantaine d'Allemands. et, après avoir brûlé deux autos ennemies, munis des armes qu'ils venaient de recueillir, ils montèrent, vers 17 h. 30, à Ploaré, pour s'emparer de la Kommandantur de Douarnenez sise en cette localité.

Les Allemands ne s'y trouvaient qu'au nombre d'une vingtaine, mais ils étaient bien armés et solidement retranchés, tandis que les membres de la Résistance étaient jeunes et sans entraînement...

Les Allemands ayant reçu des renforts russes, le combat menaçait de devenir meurtrier. (1) Une mitrailleuse française avait été installée dans le clocher, les murs de clôture du presbytère étaient garnis de combattants français. Les positions de combat étaient prises de part et d'autre, l'affaire pouvait se prolonger et se compliquer... C'est à ce moment, vers 20 heures, que M. Balbous, recteur de Ploaré, se présenta en médiateur, permettant ainsi aux chefs de la Résistance de parlementer avec le capitaine allemand. Il fut convenu que le combat cesserait. L'ennemi acceptait de désarmer toutes les casemates de Tréboul, l'Île Tristan, Plomarc'h,

(1) Les dernières troupes d'occupation comprenaient une forte proportion de Russes mercenaires.

le Ris, et de ne plus sortir de la Kommandantur, La Résistance, d'autre part, assurait la Police de la ville et veillerait à ce qu'aucun civil n'approchât de la Kommandantur.

La capitulation du blockaus de Tréboul provoqua, à une heure du matin, sur la plage des Sables-Blancs, le chant de la Marseillaise, entonné par la foule. Malheureusement, le parachutage qui devait avoir lieu au cours de cette nuit, ne se réalisa pas. Les quatre compagnies de F.F.I. de l'agglomération (Douarnenez, Tréboul, Ploaré, Pouldavid) ne disposaient pratiquement d'autres armes que de celles qu'ils avaient prises aux allemands (1).

Dans la nuit du 4 ou 5 Août, des convois allemands, en route pour Châteaulin se présentèrent à la Kommandantur. Devant la situation ils décidèrent de rester sur place. De ce fait, le commandement changea de mains, pour passer à un plus haut gradé. Malgré la promesse formelle, des patrouilles allemandes recommencèrent à circuler en armes dans la cité, des coups de feu furent tirés, et au jour, le combat reprit, le 5 août.

Samedi 5 Août

Il y eut de vrais combats de tirailleurs : à Kerharo, puis surtout dans le jardin de M. Marcel Doaré, et les champs attenants à Kermaron. L'ennemi avait réussi à alerter le bataillon cantonné à Guerviny, en Poullan, qui arriva à Pouldavid, dans la matinée, avec six pièces d'artillerie. Ces renforts progressèrent de façon dangereuse, menaçant d'investissement le bourg de Ploaré,

(1) Il faut noter un événement important qui se déroula le 4 août. Une section de corps franc s'empara de trois camions chargés de quatre tonnes de dynamite que les Allemands tenaient en réserve pour faire sauter le port.

par le Sud et par l'Ouest. A l'Est, aux Plomarchs, les membres de la Résistance tenaient. Mais d'un moment à l'autre, la situation allait devenir grave pour toute la ville : les canons étaient déjà en position, et n'attendaient plus que l'ordre d'ouvrir le feu.

Se voyant débordés, les chefs de la Résistance se rendirent près de M. Québriac et le supplièrent d'intervenir pour obtenir une suspension d'armes. Ce dernier accompagné de M. Réaux, président de la Délégation Spéciale de Douarnenez, se porta, à 11 heures, en tenue d'officier de marine, avec le drapeau blanc, à travers la ligne de feu, au-devant du Commandant allemand des troupes de renfort. Une suspension d'armes fut obtenue aux conditions suivantes :

1) Echange de prisonniers fait de part et d'autre, (79 Allemands et 9 Français).

2) Les combattants français conservent toutes les armes prises aux Allemands, mais rendraient les bagages personnels de chaque homme.

3) La formation allemande doit quitter Douarnenez dans les 4 heures qui suivront le moment où l'accord sera signé ; le commandant allemand s'engage à faire 15 kilomètres en direction de Châteaulin sans tirer un coup de feu. Toutefois, si la formation est attaquée, elle se défendra.

4) Un homme de confiance désigné par M. Québriac, accompagnera cette formation jusqu'à Locronan (7 kms) pour constater le respect de ces accords. Il voyagera librement en automobile.

5) Les clauses de cet armistice sont valables dans un rayon de 15 kilomètres autour de Douarnenez.

A 11 h. 30, M. Québriac se disposait à sortir de la Kommandantur, quand le poste de veille allemand installé sur le toit signala la présence à Pouldavid d'une importante formation russe mercenaire, venue de la direction de Pouldergat. Le commandant allemand de

Ploaré l'informa aussitôt que l'officier qui se trouvait à la tête de cette formation avait le commandement sur lui, et que le nouvel arrivant, qui était engagé contre des forces françaises était seul qualifié pour conclure la cessation du combat dans la zone.

Connaissant trop bien la piteuse défense du secteur de Pouldavid, M. Québriac reprit son pavillon blanc, et accompagné d'un officier allemand parlant français et russe, et du maire de Douarnenez, il prit le chemin du combat.

Après avoir parlementé pendant une heure avec le commandant russe, il finit par conclure l'accord suivant :

Le feu des Allemands va cesser, mais les Français rendront, au plus tard à 15 heures, les armes allemandes prises la veille à la *Gast*, ainsi que les prisonniers allemands. En retour les prisonniers français seront rendus. Dès que les conditions seront remplies, les troupes allemandes quitteront Douarnenez. Dans la négative, le commandant allemand ouvrira le feu de ses canons sur la ville et ses soldats incendieront les maisons au fur et à mesure de leur avance.

A 15 heures, M. Québriac arrive à la Kommandantur, et aussitôt commencent l'appel des prisonniers et le recrutement du matériel. Il manque un prisonnier et plusieurs armes. M. Québriac est gardé *comme prisonnier de guerre*, et voici qu'à sa grande stupéfaction, après une décision du Conseil de guerre, il est libéré à 20 h. 30, avec la seule consigne de faire maintenir l'ordre en ville *sous sa responsabilité personnelle*.

A 21 heures, les Allemands l'avisent qu'aux offices religieux du dimanche cinq personnes seulement sont admises. Le lendemain, à Douarnenez, à Ploaré et à Pouldavid ces offices seront supprimés. Ils eurent lieu à Tréboul, où la sonnerie des cloches annonçant la fin de la grand'messe attirera l'attention des Allemands, qui, de Ploaré ouvriront le feu dans la direction de l'église. Personne ne sera heureusement blessé.

Dimanche 6 Août

Que se produisit-il à Ploaré, vers 11 h. 30 ? Au dire des Allemands, une voiture ambulance aurait essuyé un coup de feu à Pen-ar-C'hoat, aux confins de Douarnenez et de Ploaré. Aussitôt ce fut l'incendie et la terreur. Furieux, les Allemands mirent le feu, dans ce quartier à dix maisons, dont huit brûlèrent, puis ils tirèrent au canon sur l'une d'entre elles, tuant un jeune homme, François le Friant, et blessant sa mère, qui dut être amputée de la jambe. Hommes et femmes furent groupés et menacés de mort. Sans l'intervention d'un officier allemand, tout le quartier de Pen-ar-C'hoat aurait été incendié, et la population fusillée. Heureusement, l'annonce de l'arrivée prochaine des Américains avait rendu les Allemands hésitants et prudents. Et puis, le matin, M. Balbous, Recteur, avait fait le vœu d'élever un monument à la Sainte Vierge, si la paroisse était préservée, et la puissante mère de Dieu a protégé la paroisse.

On pouvait s'attendre aux pires représailles. Pas une sanction nouvelle ne fut prise ; l'ennemi se borna à de sévères menaces de destruction de la ville.

A 13 heures, M. Québriac, accompagné du maire de l'agglomération, arrive, sur convocation, à la Kommandantur, avec ordre formel de remettre la liste de tous les hommes appartenant à la Résistance locale.

Il refuse formellement de livrer les noms de ses camarades et déclare prendre seul la responsabilité du mouvement. Gardé, ainsi que le maire, par un soldat en armes, il ne cède à aucune des exigences imposées :

1 soldat allemand tué : 10 civils fusillés et 10 maisons brûlées ;

1 soldat allemand blessé : 10 civils fusillés ;

D'autre part, il sera tiré sur tout rassemblement de plus de trois personnes.

A 17 heures, M. Québriac et le maire sont remis en liberté, sans condition. Au premier on annonce que l'engagement pris le jour précédent sur l'évacuation de Douarnenez par les troupes tient toujours.

Les journées des 7 et 8 août, lundi et mardi furent remarquables par leur calme. Les Allemands avaient décidé de quitter la ville de Douarnenez-Ploaré, pour se retirer dans la presqu'île de Crozon. Mais avant de mettre leur projet à exécution, le 8, à 23 h. 15, ils firent sauter toutes leurs munitions dans la cour de la Kommandantur. Pendant quelques minutes, tout le bourg de Ploaré parut être en feu, mais l'affaire se ramena à de nombreux petits dégâts matériels; pas un blessé, pas un seul foyer d'incendie, ce qui est vraiment extraordinaire. Des vitres et des toitures furent endommagées, notamment dans l'église et au patronage.

Le triste bilan de toutes ces dramatiques journées se clôt par 16 morts F.F.I., et de nombreux blessés. Le premier mort, Maurice Guichaoua, de Tréboul, tomba dans le jardin du presbytère de Ploaré.

Dès le mercredi, 9 août, le drapeau national flottait triomphalement sur tous les monuments publics, et la population entière acclamait les soldats F.F.I. Pour la première fois depuis quatre ans, une atmosphère de liberté règne sur la ville et c'est avec une explosion de joie qu'elle accueillera, le dimanche suivant, le capitaine Jean Marin, venu apporter à sa ville natale, le salut de la France combattante (1).

(1) Ici nous sommes tributaires de renseignements aimablement fournis par M. Cariou, vicaire à Douarnenez, M. Balbous, recteur de Ploaré, et M. Raould de Tréboul.